

LE 18^E DU MOIS



DE COMPAGNIE OU SAUVAGES DES ANIMAUX DANS LA VILLE



► P. 2



Jean-Claude N'Diaye - Brigitte Postec - DR

ATELIERS CÉRAMIQUE
À VOTRE TOUR ! ► P. 7



MESRINE DE LA RUE BOINOD
À LA PORTE DE CLIGNANCOURT
► P. 18

"MISE À L'ABRI" DES MIGRANTS
On n'y croit plus ► P. 6

 **GRAINE DE JARDINS** 
DANS LA FLEUR DE L'ÂGE ► P. 10

MONTMARTRE
Le CLAP
aux enchères ► P. 16



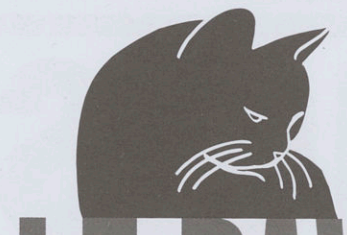
LYCÉES RABELAIS
ET VALADON
FERMETURE AVEC
PRÉMÉDITATION ?
► P. 12



LE HOUX
Ce petit
rouge qui
pique
► P. 9



RIDEAU SUR LA DIVETTE
Derniers Verts
à Montmartre ► P. 13



, À POILS OU À PLUMES LE PAVÉ PARISIEN SE PARTAGE AUSSI AVEC LES BÊTES

Domestique ou à l'état naturel, l'animal est partout chez lui dans Paris. Chiens et chats sont les plus proches de l'homme. Mais il faut aussi composer avec les rats et les pigeons, qui ne sont pas nécessairement malvenus. Ainsi que protéger certaines espèces à plumes telles que les moineaux. Comment mieux vivre avec eux, qu'il s'agisse de les éduquer, les protéger ou les contenir ? Petit tour de quelques espèces avec lesquelles les Parisiens partagent leur espace public.

UN CHIEN DANS LA VILLE

Paris compte 29 parcs canins, dont deux dans le 18e. C'est encore trop peu, et bien que les chiens soient nombreux dans la capitale, il faut ferrailler pour qu'une réelle place leur soit accordée dans l'espace public, en bonne intelligence avec leurs congénères et avec les humains.

Environ 100 000 chiens vivent à Paris. Achetés dans des élevages ou à des particuliers (on vend des chiens sur internet), recueillis auprès de la SPA ou d'associations de sauvetage de chiens errants en provenance d'autres pays, tous n'ont pas le même passé ni la même capacité à être éduqués. Pourtant ils se retrouvent à partager un milieu urbain encore peu adapté. Se déplacer avec eux ou leur trouver un endroit où s'ébattre en liberté demeure délicat.

Les petites tailles, à l'abri dans leur sac de voyage, prennent tous les transports en commun, mais la tâche se complique avec les plus grands, interdits – sauf chiens d'aveugle – dans le bus ou qu'il faut museler dans le métro. « Prenez la voiture ! » s'était vu répondre il y a trente ans, par un élu du 16e Alain Lambert, fondateur-gérant de la SARL Education et prévention canines et administrateur en charge de la délégation Médiation animale à la SPA.

De passage au jardin d'Eole avec son chien qu'il transporte désormais dans une carriole à l'avant de sa bicyclette (un vélo-cargo), Alain Lambert explique sillonner Paris pour promouvoir ce qu'il appelle le « cyclodogisme » : « Un chien peut suivre son maître ou sa maîtresse à vélo ou même en skate, mais il doit y être entraîné, nous proposons donc des ateliers pour

cela, en plus d'ateliers de sensibilisation et de médiation. C'est le concept de « chien citoyen » devenu « le chien du citoyen », l'idée qu'un chien bien éduqué peut s'intégrer parfaitement dans la ville et même favoriser les rapports humains.

Un atout pour la socialisation

C'est aussi le sentiment de Morgane qui vient au parc canin des Jardins d'Eole avec Oka, adorable femelle croisée labrador âgée de 4 ans : « La compagnie d'un animal peut beaucoup aider dans les moments difficiles, et les promenades sont l'occasion d'échanges qui nous sortent d'une certaine forme de solitude en ville. » Encore faut-il des espaces adaptés. La création de ce parc en 2021 est une véritable aubaine pour tous les propriétaires de chiens qu'on y croise. Auparavant Morgane devait se rendre près du Père Lachaise, ou aller jusqu'à Vincennes, « une expédition ! » Manuelle vient de Pantin pour socialiser Tao, jeune berger belge mâtiné de malinois et constate qu'il y a encore des efforts à faire : « Paris possède trop peu d'espaces accessibles et d'équipements pour les chiens, j'ai vécu à Strasbourg, on y trouvait des canisettes et des distributeurs de sachets pour les crottes. Rien de tout cela ici. »

Pour Virginie Leroyer, cofondatrice de l'association « Les cabotins de La Chapelle », les raisons de ce manque d'infrastructures invoquées par les

services dédiés de la mairie du 18e seraient la peur du vandalisme et l'usage de sacs plastiques qui iraient à l'encontre de la protection de l'environnement. « On est au début de la réflexion et du travail commun engagés entre la mairie et les associations comme la nôtre et les Poilus de la Butte. Pour notre quartier, cela a été beaucoup plus facile d'obtenir l'ouverture du parc qu'à Montmartre, car c'était le moyen de se réapproprier la partie nord-est des Jardins d'Eole. On a fait la demande en juin 2021 d'un accès au jardin pour les chiens tenus en laisse, autorisé dès le mois suivant, et avec la venue des chiens, le public a changé, est devenu plus familial, remplaçant les usagers toxicomanes. La création du parc canin a donc suivi dès septembre de la même année. »

Le parc d'Eole bientôt agrandi

Quand il s'agit de reconquête de l'espace public, les décisions peuvent donc se prendre très vite, et ce qui était un site « expérimental » semble en bonne voie de pérennisation. La Mairie envisage ainsi de faire passer le parc de 200 à 300 m² début 2023, d'y ajouter une clôture « en dur », un panneau d'affichage avec la charte de bonne conduite des usagers, et même un parcours d'agility. « Ici, on bénéficie d'un espace ouvert, suffisamment dis-



Magali Groperrin

tant des habitations, on n'a donc pas de freins du côté des riverains, ce qui n'est pas le cas pour le parc du square Nadar à Montmartre », nuance Virginie.

Il aura en effet fallu plus de quatre années de pourparlers pour la création du parc canin de Montmartre, en mars 2020, confirme Constance Brassens, présidente des Poilus de la Butte : « La demande datait d'il y a plus de vingt ans ! Jusqu'alors, le rendez-vous officieux des promenades était derrière le Sacré-Cœur et devant le Lapin agile. » Fin novembre, des travaux de rénovation du square Nadar devraient d'ailleurs commencer (remplacement des grillettes et création d'un sas pour sécuriser l'entrée et la sortie des chiens) tandis que d'autres projets d'ouverture sont à l'étude dans le 18e. Affaire à suivre pour tous les amoureux des chiens de l'arrondissement... ●

MAGALI GROPPERIN

DE L'USAGE DES ESPACES CANINS

Arnaud Gilles, fondateur de Quintessence canine, invité à la Journée du chien citoyen le 15 octobre, accompagné de Théo, superbe malinois, a fait profiter les nombreux participants, humains et canins, de son expérience d'éducateur canin aux jardins d'Eole.

Le but d'Arnaud Gilles ? « Enseigner les bonnes manières aux chiens afin qu'ils se comportent bien en société », dans la rue et encore plus au sein des espaces canins, hauts lieux de socialisation de nos amis à quatre pattes (et des bipèdes qui les accompagnent). Environ 200 plaintes sont adressées chaque jour à la Mairie (par mail direct, via le site paris.fr ou l'appli Dans ma rue) principalement au sujet des aboiements et des excréments laissés sur les trottoirs par des maîtres non respectueux*.

Arnaud insiste beaucoup, « dans l'espace canin, on n'aboie pas » et explique qu'un chien qui aboie exprime une émotion ou une tension. Et des tensions il peut en survenir dans ces espaces clos où un nombre important de chiens se retrouvent quelquefois, un peu serrés, alors qu'un chien a besoin d'une zone de sécurité de sept à dix mètres autour de lui pour se sentir bien.

Ce 15 octobre, un des chiens présents semblait monter la garde auprès de sa maîtresse assise sur le muret entourant le parc et aboyait effectivement beaucoup. Arnaud préconise alors de lui remettre sa laisse et de faire quelques pas avec lui, « de le garder toujours en mouvement car l'immobilité est anxiogène pour un chien ».

Chien actif, chien heureux

Il rappelle également que « l'espace canin doit faire partie de la balade mais ne pas en être le seul but ». Il est important « de varier les promenades, simplement en changeant de trottoir ».

« La promenade doit être divertissante pour le chien, elle est faite pour le désennuyer et doit durer de 1 h 30 à 2 h par jour », toujours au bout d'une « laisse longue, souple car si le chien est trop attentif à vous, il n'est pas ouvert à son environnement ». Enfin, avant d'entrer dans l'enclos « il faut être identifié par les occupants et attendre que les chiens soient calmes ».

Tout propriétaire de chien qui se respecte adore lancer des balles ou des bâtons et les canidés aiment tout autant les rapporter, mais l'éducateur met en garde : cela crée de la concurrence entre les chiens, stimule de leur part un instinct de « protection des ressources et provoque ainsi des tensions qui peuvent dégénérer en conflits » et alors, gare aux morsures.

Le Dr. Dobbelaer, vétérinaire à la clinique de La Chapelle, constate effectivement « des morsures plus fréquentes dans les caniparcs qu'ailleurs, dues à une plus grande concentration de chiens non tenus en laisse ». Mais le risque reste faible. « Ce sont plutôt des morsures accidentelles liées au jeu, et beaucoup moins fréquemment des morsures d'agressivité car on a affaire à un groupe de chiens socialisés. »

Le spécialiste confirme aussi qu'une densité de chiens plus importante favo-

rise sans conteste la transmission de germes. Il observe des épizooties de bronchites ou gastro-entérites. « Les chiens fréquentant les caniparcs augmentent leur risque de rencontrer l'agent pathogène responsable mais, de la même manière, ils augmentent leur immunité face à ces agents pathogènes. »

Le plus grand danger, l'inactivité

Arnaud rappelle enfin que les chiens urbains « souffrent d'inactivité chronique » (un malinois ou un chien de berger a besoin de 8 à 10 heures d'activité par jour) et qu'un animal actif à la maison est plus calme en promenade. Pour cela, pas besoin d'un parcours de gymkhana dans votre 30 m² mais bien plutôt de respecter ses besoins de déchiqueter, mastiquer, ronger et utiliser son odorat. Par ailleurs le temps passé à la recherche de nourriture (incontournable à l'état sauvage) devrait faire partie des activités de votre chien. Comme Arnaud le dit, « c'est l'homme qui a inventé la gamelle ». Pour y remédier (partiellement), il préconise de mettre les croquettes dans un distributeur. A garder en mémoire avant d'adopter un ami à quatre pattes. ● SYLVIE CHATELIN

*L'amende pour non ramassage s'élève à 135 €.

Un animal m'attend chez moi

Pour celles et ceux qui ont un animal à la maison, chat, chien ou autres nouveaux animaux de compagnie (NAC), il peut être angoissant de savoir ce que deviendra celui-ci en cas d'hospitalisation imprévue, d'accident ou d'incendie du domicile. La Ville de Paris y a pensé et a mis en place deux dispositifs gratuits pour assurer aux propriétaires que leurs animaux seront pris en charge.

Tout d'abord, une carte d'urgence « Un animal m'attend chez moi » à glisser dans son portefeuille après y avoir noté des informations sur l'animal et les coordonnées des personnes à prévenir. Et ensuite, un autocollant « J'ai un animal chez moi » à coller de manière visible sur la porte ou une fenêtre afin que les pompiers sachent qu'un animal est à secourir dans le logement et augmenter ainsi ses chances de survie en cas d'incendie. ● SYLVIE CHATELIN

Carte et autocollant sont à télécharger sur le site de la Mairie <https://urlz.fr/iWaa>.



Sur le tapis rouge

La Journée du chien citoyen organisée conjointement par deux collectifs, les Cabotins de La Chapelle et les Poilus de la Butte et la Mairie du 18e s'est terminée joyeusement par un concours de mode canine. Ont ainsi défilé Zorro avec sa cape noire barrée d'un grand Z, un mignon terrier écossais coiffé d'une casquette de Gavroche ou un basset déguisé en hot-dog. Ujjai, border collie, Bella, chihuahua, habillé d'un ensemble tricot fait main et Olga, terrier à poil dur, dans un élégant manteau assorti à celui de sa maîtresse l'ont emporté haut la main. ● S.C.



Jean-Claude N'Diaye

DE CHATS ERRANTS À CHAT LIBRES

Des amoureux les nourrissent, d'autres les pourchassent. A la mairie du 18e, on tente de rendre leur présence acceptable.

Environ 500 chats libres peuplent les parcs, jardins et cimetières parisiens. Dans le 18e, deux colonies importantes ont pris leurs quartiers dans le square Louise Michel et le cimetière Montmartre (une cinquantaine de chats recensés) qui sont soignées et nourries par des bénévoles à titre individuel.

Car à la question de savoir s'il est autorisé de nourrir les chats à Paris, Douchka Markovic conseillère de Paris, déléguée auprès du maire du 18e chargée de la condition animale, précise, avec un petit sourire, que « *ce n'est pas interdit, c'est toléré* » mais que seules les associations conventionnées par la municipalité sont autorisées à le faire. L'association *Au cœur des chats*, conventionnée et subventionnée, s'occupe des félins sur la petite ceinture entre la porte de Clignancourt et celle de Montmartre. A charge pour elle de les nourrir, de les trapper afin de les faire soigner et stériliser pour éviter leur prolifération, de les proposer ensuite à l'adoption et malheureusement, s'ils ne trouvent pas preneur, de les remettre sur le territoire. Dûment tatoués ou pucés, ils gagnent en reconnaissance et passent alors du statut de « chat errant » à « chat libre ».

Elle mentionne également que « *la présence des chats dans les parcs publics peut créer des tensions avec les jardiniers* » qui n'apprécient pas les abris de fortune – il est vrai, pas toujours esthétiques – et les restes de nourriture susceptibles d'attirer les rats. Douchka Markovic « *travaille sur ces axes afin de faire accepter la présence des chats* ». Elle souligne que « *la présence des chats, même s'ils n'attaquent pas les rats, est cependant dissuasive par l'odeur de leur urine* ».

S.C.



Isasza - Wikimedia Commons

La mairie recherche...

Vous avez un chien et vous aimeriez disposer d'un espace canin à côté de chez vous ? La mairie étudie la création de deux nouveaux espaces dans le square Huchard, porte de Saint-Ouen et un autre sous la promenade urbaine entre les métros Barbès et La Chapelle. Elle recherche, pour l'aider dans cette réflexion, des personnes prêtes à se constituer en collectif dans les quartiers concernés.

N'hésitez pas à vous manifester à l'adresse : mairie18@paris.fr

OISEAUX

Habitez-vous dans un quartier moineaux ?

Voici quatre ans, Paris lançait l'appel à manifestation d'intérêt en faveur des moineaux dont la situation est alarmante : près d'un sur quatre a disparu à Paris depuis les années 2000. Synthèse des principales constatations de ce dispositif publiées par la direction des espaces verts (DEVE).

Les oiseaux seraient-ils de gauche ? Quand Paris a décidé d'installer des nichoirs dans son espace public, la Mairie ne se doutait probablement pas que les dispositifs comportant plusieurs logements révélerait que celui de gauche était choisi majoritairement par les oiseaux (plus de 46 % contre 33 % au milieu et 20 % à droite). La synthèse des observations de la DEVE ne

tation, nourricière et protectrice, semble jouer un rôle.

Le piaf, toujours en difficulté

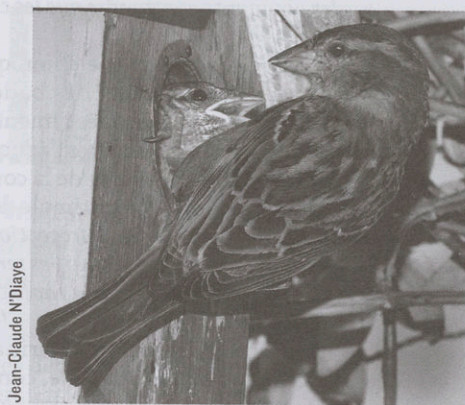
A l'inverse de la mésange, la situation du « piaf » parisien est catastrophique avec une population en fort déclin (70 % en 13 ans). Il est en effet privé – dans les lieux trop urbanisés comme Paris – de la végétation (arbustes épineux entre autres) dans laquelle il peut se réfugier, ainsi que des cavités de plus en plus absentes de nos immeubles modernes ou rénovés. Les insectes et graines nécessaires à sa subsistance font aussi défaut.

Les moineaux semblent avoir très peu fréquenté les nichoirs qui leur étaient proposés, peut-être faute d'une colonie déjà en place alentour. Car cet animal grégaire n'est pas aventureux et ne s'éloigne jamais à plus d'une centaine de mètres de ses congénères. Les nichoirs installés en dehors de ce périmètre avaient donc peu de chances d'être visités.

C'est pourquoi le dispositif a depuis été complété, en association avec la LPO, par un dispositif de renforcement des colonies locales existantes pour mieux les protéger et leur permettre de croître. La première tranche (2021-2022) portaient sur trois sites pilotes dont un dans le 18e, la place Suzanne Valadon où une colonie était présente dans l'école Foyatier toute proche (*lire notre numéro 299*). Environ une douzaine de nichoirs ont été distribués à autant d'habitants de la zone concernée.

Ces nouvelles dispositions permettront-elles effectivement à la colonie de grossir ? C'est ce qui reste à voir. En attendant les résultats, le dispositif est étendu à cinq nouveaux arrondissements sur la période 2022/2023. A suivre donc.

Sylvie Chatelin



Jean-Claude N'Diaye

procure aucune explication mais est en revanche riche d'enseignements plus utiles.

Tout d'abord, il semblerait qu'en moyenne 40 % des nichoirs ont trouvé preneur et que, depuis leur installation, environ 59 % ont signé un bail d'au moins une année avec leurs locataires ailés (toutes espèces confondues). Les mésanges charbonnières, plus adaptables dans leurs choix de nidification, remportent cependant la palme avec 94 % des nichoirs occupés tandis que les moineaux et les mésanges bleues en occupent moins de 5 %. Contrairement aux moineaux, l'espèce se porte heureusement bien avec une hausse de la population de 66 % en dix ans suivant une estimation de la Ligue de protection des oiseaux (LPO).

Patience est mère de toutes les vertus ! Les oiseaux ont pris leur temps pour occuper leurs nouveaux logements. Seuls 37 % ont été occupés dès la première année, la majorité l'étant à partir de la deuxième tandis que 22 % ont attendu la troisième pour voir arriver leurs occupants. Balcon, rebord de fenêtre, jardin ou cour ne semblent pas avoir d'impact sur la fréquentation mais la distance à la végé-

Pour en savoir plus sur les quartiers moineaux <https://urlz.fr/jSIR> et ce que vous pouvez faire pour sauvegarder les piafs de Paris si vous n'habitez pas un « Quartier Moineaux »

LE RAT, CE MAL-AIMÉ

Le surmulot *rattus norvegicus*, plus connu sous son petit nom de « rat » véhicule beaucoup de fantasmes. Sa présence (contrôlée) en ville n'est pourtant pas inutile. Portrait et défense de celui qui accompagne les hommes depuis toujours.

Il y aurait entre 1,5 et 2 rats par Parisien soit 3 à 5 millions de ces rongeurs dans la capitale. Mais sans étude scientifique, il est impossible de connaître l'évolution de leur population. Le rat serait sale, agressif, envahirait Paris et bien sûr serait responsable de la propagation de maladies comme la leptospirose* ou la peste. Or cette dernière n'est pas transmise par le surmulot qui peuple maintenant nos égouts et nos parcs mais par le rat noir, *rattus rattus*, largement supplanté par le surmulot ou rat brun depuis près de trois siècles (apparu en 1753 et décrit comme une espèce différente par Buffon en 1760). Les derniers cas de peste à Paris remontent à 1920 (avec quelques cas dans le 18e) mais depuis, malgré « l'invasion » de rats bruns souvent décrite et

décriée, aucun cas n'a été signalé.

Il est vrai qu'on peut lui reprocher certaines dégradations. Comme tout bon rongeur qui se respecte, le surmulot peut grignoter les câbles qui se trouvent sur son chemin souterrain et endommager ainsi certaines infrastructures. Mais sans nier l'inquiétude qu'il suscite et les problèmes sanitaires qu'il peut poser, il reste difficile de tenter de réhabiliter le rat. C'est ce qu'a tenté Douchka Markovic, conseillère de Paris, déléguée auprès du Maire du 18e en charge de la condition animale (Groupe Ecologiste), lors de son intervention le 7 juillet au Conseil de Paris (qui avait suscité de nombreuses moqueries).

Elle explique pourtant dans un entretien récent que « ce qui pose problème c'est la remontée des rats ». Il faudrait donc « les cantonner là où ils

jouent un rôle positif », dans les égouts. Là, « ils vont dans des endroits où les égoutiers ne peuvent pas aller ». Ils nettoieraient ainsi plus de 800 tonnes de déchets par an dans les égouts et les rues de Paris. Elle rappelle également que les surmulots sortent essentiellement la nuit et préconise de nettoyer les endroits qu'ils fréquentent plutôt en fin de journée afin de ne pas les attirer, c'est-à-dire, entre autres ramasser les poubelles le soir plutôt que le matin.

Lors de son intervention devant le Conseil de Paris, l'élue avait précisé qu'une expérimentation portée par le chercheur Benoît Pisanu du Muséum d'histoire naturelle allait être menée dans le 11e et le 12e dans ce sens et donnera lieu à un rapport scientifique. A voir donc si cela suffira mais notons que nous avons également tous, individuellement, un rôle à jouer en ne laissant pas traîner nos restes de pique-nique et autres nourritures pour chats libres et pigeons dans les parcs et jardins.

Le service propreté plus présent

La ville de Paris a d'ailleurs pris des mesures dans ce sens en installant des containers et des poubelles rendant les déchets inaccessibles dans les parcs et en « accroissant les tournées



de ramassage dans les lieux les plus fréquentés et accueillant le plus de pique-niques, et renforcé le nettoyage de l'espace public ».

Douchka Markovic rappelle cependant que pour elle « la réalité, c'est que les actions menées jusqu'à présent ne fonctionnent pas et sont très coûteuses ». Elle a conclu son intervention du 7 juillet en confirmant « qu'il faut agir mais agir différemment, avec un nouveau regard sur la gestion des surmulots à Paris ». Elle invite à repenser leur place dans la ville et leur cohabitation avec les humains en s'appuyant sur la connaissance scientifique de l'animal.

A tenter car le rat, et maintenant le surmulot, est un animal citadin qui vit auprès des humains depuis toujours et cette colocation n'est pas près de s'arrêter. Autant qu'elle se passe bien pour les uns et les autres. ●

SYLVIE CHATELIN

* provoquée par une bactérie potentiellement présente dans l'urine du rat. Elle est connue comme la « maladie des égoutiers », qui travaillent en milieu humide et sont les plus à même d'être en contact avec elle. A noter que chiens, chats et nouveaux animaux de compagnie (NAC) en sont également porteurs.

Pour en savoir plus, le livre d'Olivier Thomas, *Les rats sont entrés dans Paris*, Editions Vendémiaire, 2022.

Pigeons et cheveux ne font pas bon ménage

Qui n'a pas vu un Pigeon biset [l'espèce la plus répandue] claudiquer sur des doigts atrophiés et n'a pas pensé que cela était dû au fait qu'il piétinait dans ses propres excréments ou qu'il était victime d'une maladie (entretenant ainsi au passage la notion du pigeon « rat volant ») ? Il est temps de tordre le cou à cette croyance.

Une étude scientifique menée à Paris par le Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN) en 2013 (résultats publiés récemment dans la revue *Biological Conservation*) sur une centaine de pigeons montre que *Columba livia* est victime des activités humaines. Dans les endroits très denses, entre autres les quartiers où les salons de coiffure ou les marchés à ciel ouvert sont nombreux, l'étude montre que ces mutilations sont causées par des fils ou des cheveux traînant sur les trottoirs ou dans les poubelles dans lesquelles les pigeons se nourrissent. En s'enroulant et serrant fort le doigt de l'animal, ils agissent comme un garrot, coupant la circulation du sang. A terme le doigt se nécrose et tombe.

Comme l'énonce la revue : « Les pigeons perdent beaucoup moins leurs doigts là où les espaces verts sont plus denses. La probabilité de tomber sur un fil ou un cheveu au sol est moins élevée. » ● S.C.

Etude complète (en français) <https://urlz.fr/jJzw>



Vincent Noye

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE

Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE

Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

EXILÉS : LE RETOUR DES CAMPEMENTS

Après une accalmie durant la crise sanitaire, les campements de personnes exilées sont de retour dans le nord-est parisien, assortis du cycle désormais familier : évacuation, mise à l'abri, reformation d'un camp. En arrière plan, le gouvernement diminue pourtant le nombre de places en hébergement d'urgence.

C'était la 18^e opération de « mise à l'abri », selon la préfecture. Le 17 novembre, une opération d'évacuation du campement situé sous le métro aérien près de la station La Chapelle, coordonnée par la préfecture de région, a abouti à la mise à l'abri de 956 personnes (selon la préfecture), réparties dans des centres d'hébergement, en Ile-de-France et en province. Depuis le mois de septembre, un campement s'y était en effet formé très rapidement. En quelques semaines, plusieurs centaines de migrants, en majorité afghans, pour la plupart tout juste arrivés en France, s'étaient installés là pour dormir, dans des conditions d'hygiène et de sécurité déplorables. Une épidémie de gale s'était notamment propagée.

Une situation trop familière

Une première évacuation, le 27 octobre, s'était avérée sous-dimensionnée : 650 personnes mises à l'abri, mais plus de 400 personnes restées sur le carreau. Après plusieurs jours de flottement, durant lesquels la police a bloqué l'accès au site, forçant les personnes à dormir sur le trottoir, autour du square Louise de Marillac, la préfecture s'est résignée à la formation d'un nouveau camp au même endroit. L'opération du 17 novembre a été mieux dimensionnée ; même s'il semble probable qu'un autre campement se reforme prochainement. Un peu plus loin, près du métro Stalingrad, un autre campement subsiste depuis des mois, sur le site du jardin des Fermiers généreux (lire encadré ci-dessous).

La situation est tristement familière pour de nombreux résidents de l'arrondissement qui, depuis 2015, ont assisté au même cycle : des campe-



Joachim Jarreau

ments se forment autour de Stalingrad et La Chapelle. La situation devient rapidement hors de contrôle, avec l'augmentation de la population et les conditions sanitaires qui se dégradent. La Mairie en appelle à l'Etat pour procéder à l'évacuation et à des relogements, tandis que des associations, et souvent de simples citoyens bénévoles, interviennent sur les campements pour apporter le minimum : nourriture, soins, aide aux démarches.

Après une accalmie pendant la crise sanitaire, les arrivées sont reparties à la hausse, et ces nouveaux campements mettent en lumière l'insuffisance du dispositif d'accueil et d'hébergement d'urgence. Selon un schéma familier, les pouvoirs publics se renvoient la responsabilité de la situation : la Mairie souligne que l'hébergement d'urgence et l'accueil des demandeurs d'asile relèvent de l'Etat ; tandis que la préfecture rappelle procéder à des mises à l'abri fréquentes.

Si chacun des acteurs publics affiche sa mobilisation, cela ne répond pas à la question que peut se poser chaque

riverain et citoyen : pourquoi est-il acceptable que des centaines de personnes passent plusieurs semaines dehors dans ces conditions ? Pourquoi est-ce toléré pour ces personnes-là, dans ce quartier là ? Pour les associations engagées dans l'accueil des personnes exilées, comme Utopia 56, l'exemple de la crise ukrainienne démontre une inégalité de traitement entre exilés (lire notre n° 303), et la mauvaise foi des autorités concernant les capacités d'accueil, puisque des places d'hébergement temporaire ont bien été trouvées, dans l'urgence, pour faire face à l'afflux en provenance d'Ukraine (plus de 100 000 réfugiés depuis le mois de mars).

Des droits difficiles à mettre en œuvre

La plupart des personnes présentes sur les campements de La Chapelle étaient des demandeurs d'asile, selon les associations. Ils doivent donc, en principe, être pris en charge dès leur demande déposée. Mais le simple dépôt d'une demande d'asile prend souvent plusieurs semaines, du fait de l'engorgement du système. En 2021, l'Etat a créé

un nouveau schéma national d'accueil des primo-arrivants, avec de nouveaux centres d'accueil et d'examen des situations (CAES), censés jouer le rôle de « sas », pour l'orientation vers des centres d'hébergement pérenne, en fonction des situations. Force est de constater que ce nouveau dispositif ne suffit pas, puisque l'accueil se fait « par le trottoir ».

La persistance de ces campements, sur lesquels de nombreuses personnes ne restent que quelques jours, semble démontrer la nécessité d'un dispositif d'accueil transitoire dans la capitale. Selon Ian Brossat, adjoint (PCF) au logement à la mairie de Paris, l'expérience du centre de la porte de La Chapelle, la fameuse bulle, qui avait été conçu précisément pour cela, à l'initiative de la ville, en 2016, n'est pas près de se reproduire, le gouvernement y étant opposé.

M. Brossat fait valoir que la ville va au-delà de ses compétences pour trouver des places d'hébergement d'urgence, en centres d'accueil provisoires et dans des gymnases réquisitionnés. Il regrette que le gouvernement ait supprimé en 2022 7 000 places d'hébergement d'urgence à l'échelle nationale, créées pendant la crise sanitaire [la suppression de 7 000 places supplémentaires en 2023 a été retirée du projet de loi de finance, à la suite de l'opposition de nombreuses associations du secteur]. Du côté de la préfecture, on communique sur la « mobilisation permanente pour accompagner les personnes les plus précaires ». Mais les policiers présents lors de l'évacuation à La Chapelle se disaient résignés au cycle des évacuations, comme si ces campements étaient inévitables. En réalité, on peut douter d'une véritable volonté politique de mettre fin à ce cycle. ● JOACHIM JARREAU

Un autre camp perdure sous le métro

Toujours sous le métro aérien, entre La Chapelle et Stalingrad, un autre campement perdure depuis avril : des dizaines de personnes, en majorité venues d'Afrique de l'Est, dorment sur l'emplacement des Fermiers généreux, un site de jardinage conçu par l'association Vergers urbains, qui faisait partie

du projet de « promenade urbaine », porté par la Mairie, entre Barbès et Jaurès. Là aussi, une opération de mise à l'abri a été réalisée en juillet. Mais le campement s'est reformé, dans des conditions déplorables. 40 à 80 personnes y dormaient chaque nuit, quand nous avons contacté Sébastien

Goelzer, coordinateur de Vergers Urbains. Face à cette situation, l'association s'est sentie bien peu soutenue par la Mairie : demandes répétées d'installation de sanitaires restées sans réponse ; passages trop rares du service propreté. Elle a fini par annoncer l'arrêt de ses activités et la fin de son

projet. Depuis, le site semble à l'abandon. La population continue de croître. Les conditions – saleté, promiscuité, froid – se dégradent rapidement. Impossible de savoir si une évacuation est prévue, et quand. Faudra-t-il un accident pour que les pouvoirs publics se décident à intervenir ? ● J.J.

DU TOUR AU FOUR LA MAGIE DE LA CÉRAMIQUE

Loisir en vogue, le travail de la terre séduit de plus en plus. Entre art et artisanat, La Manufacture sauvage a ouvert ses portes il y a deux ans, dans le nord de l'arrondissement, où vit aussi Sarah sa fondatrice.

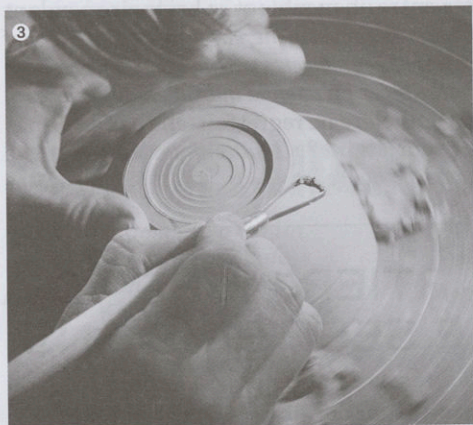
① Sarah Papon, fondatrice, à gauche, et Constance de Carvalho, salariée de La Manufacture sauvage. Elles accueillent apprentis et experts tous les jours.



Patrice Simonin - Jean-Claude N'Diaye

② ③ Sarah explique l'engouement pour la céramique : « Il y a une envie de faire des choses avec ses mains. La céramique est une activité qui permet de faire une vraie pause intellectuelle et c'est un univers créatif dont on n'a jamais fait totalement le tour. »

④ On tourne la matière, puis elle passe au four. 48 heures plus tard un objet complètement différent en ressort.



⑤ L'atelier propose des cours. Il peut être aussi loué entre 7 et 11 € de l'heure par des céramistes expérimentés qui ont déjà équipés plusieurs bars restaurants du 18e.



CARNET D'ADRESSES

LA MANUFACTURE SAUVAGE
13 rue des Amiraux,
lamanufacture
sauvage.fr
500 €/590 €
le trimestre

ATELIER KIM LE
73 rue du Poteau
atelierkimle.com
660 € le trimestre

ATELIER CHAMOTTE
13 rue Véron
leschamottes.fr
440 € le trimestre,
40 € le cours
(enfants : 300 €/26 €)

LE MOMENT VENU
4 rue Doudeauville
atelier-lemoment
venu.fr
480 € le trimestre

ATELIER LAURE POLLET
6 rue Ravignan
laure-pollet.fr
480/500 € le trimestre

ATELIER THOLOZÉ
18 rue Tholozé
ateliertholozé.com
450 € le trimestre,
50 € la séance
(enfants : 220 €/25 €)

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT LUNDI 5 DÉCEMBRE

En salle des mariages à la mairie ou en direct sur conseil18.fr, à partir de 18 h 30.

MARCHÉS DE NOËL LES 3, 4, 11 ET 18 DÉCEMBRE

Au Hasard ludique : marché de créateurs Ubuntu en collaboration avec *Je consomme noir* les 3 et 4, Made in 18e avec des artistes du 18e et *Le 18e du mois* le 11, The Gros Marché pour des cadeaux respectueux de la planète le 18. De 12 à 20 h, 123 avenue de Saint-Ouen.

LES 3, 4, 10, 11, 17 ET 18 DÉCEMBRE

A la Recyclerie, écovillages de Noël et micro festivals à partir de 11 h. Le 18, village écoféministe avec animations et tables rondes. 83 boulevard Ornano.

LES 3 ET 4 DÉCEMBRE

A Chapelle XIV, 14 boulevard de La Chapelle de 11 à 19 h.

DIMANCHE 4 DÉCEMBRE

A la Maison Montmartre, avec vide-greniers et créations recyclées à partir de 11 h, 32 avenue de la porte Montmartre.

LES 9 ET 10 DÉCEMBRE

A la Maison verte, de 16 h 30 à 19 h le vendredi, de 10 à 13 h le samedi. 127 rue Marcadet.

SAMEDI 10 DÉCEMBRE

Au 122 rue des Poissonniers, marché solidaire de 13 à 18 h.

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE

Par Village Clignancourt, à la paroisse Sainte-Hélène, rue Esclagon de 11 à 17 h.

SAMEDI 3 DÉCEMBRE

Conservatoire
Concert des élèves Molière et les violons à 11 h 30, salle des fêtes de la mairie.

Orchestre

Répétition de l'orchestre universitaire de la Sorbonne à 11 h, auditorium du Centre Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset. Réservation via <https://cosu.sorbonne-universite.fr>. Le 9 décembre à 12 h 45 au même endroit, une pause musicale

LE 18^E DU MOIS13 rue des Amiraux
75018 Paris

18dumoism@gmail.com

www.18dumoism.info

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.Il est édité par l'association
des Amis du 18^e du mois.ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire
1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Annick Amar, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Pia Carron, Amy Charbonnier, Sylvie Chatelin, Noémie Courcoux-Pégorier, Danielle Fournier, Charlotte Grimon, Magali Gersperrin, Joachim Jarreau, Erwan Jourand, Perrine Kempf, Aude Le Métayer, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Khalid Siraj.

Photographies et illustrations Jean-Claude N'Diaye, Jeanne Frank, Thierry Nectoux, Vincent Noye, Gorka Uztarroz.

Relecture Elise Coupas, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef
Sandra Mignot avec
Annie Katz, adjointe.

Graphisme original Pilote Paris

Rédactrice graphiste Isabelle Royère

Bureau de l'association Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière, Cécile Vialle, secrétaire, Annick Amar, secrétaire adjointe.

Site et réseaux sociaux Noël Bouttier, Valentina Casciu, Cornélie Paul.

Responsable de la distribution Anne Bayley

Responsable des abonnements
Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli
Marika Hubert

Directrice de la publication Sylvie Chatelin

Fondateurs Marie-Pierre Larrié, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC
Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

**Tous les points
de vente sur
www.18dumoism.info**

**PROCHAIN
NUMÉRO :
PARUTION
LE 30 DÉCEMBRE**

**RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX**
FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18DUMOIS

HANNELORE GRIMM

Allemande de sang, parisienne de cœur

Je vis à Paris depuis 1960 et je me considère avant tout comme une Allemande qui s'est bien adaptée à la France. Ma vie, ce sont les langues, les voyages, la nature et la littérature », explique avec le sourire Hannelore Grimm, 89 ans. Née à Hambourg le 10 février 1933 dans la classe moyenne, elle devient puéricultrice dans les années 1950.

Recherche babysitter parlant français

En 1960, une petite annonce du quotidien *Le Figaro*, qui se vend à Hambourg, attire son attention : « Couple franco-suisse allemand recherche babysitter parlant français. » Malgré un français « bringuebalant », elle postule et... est retenue ! Elle débarque alors dans le 16^e arrondissement, logée dans une chambre de bonne. « Lorsque je suis arrivée, c'était la période des attentats à cause du conflit algérien, je n'avais du temps que pour le travail. » En 1972, elle retourne en Allemagne pour s'occuper, avec son beau-frère, des trois enfants de sa sœur, décédée d'une leucémie. L'année suivante, elle revient définitivement à Paris. Désormais, elle enseigne l'allemand dans des institutions privées.

136 rue Championnet

En 1992, elle s'installe dans le 18^e arrondissement, dans un 30 m² avec balcon au 10^e étage du 136 rue Championnet, près de l'église Sainte-Geneviève-des-Grandes-Carrières. Ensuite, elle se rapproche de la paroisse afin de se porter volontaire pour assurer les cours de soutien scolaire en français. « Beaucoup de Français ne maîtrisent pas leur langue et, même si à l'école j'étais une élève moyenne, j'ai toujours

aimé apprendre et enseigner. » Elle se rappelle de Benjamin, élève de CM2 qu'elle a suivi pendant deux ans et dont la famille vivait près du boulevard Ney : « Il ne savait ni que 2 et 2 font 4 ni conjuguer un verbe. Ses parents étaient des pauvres gens qui n'avaient reçu aucune instruction. La paroisse mettait à ma disposition une pièce où je travaillais avec Benjamin... et il est passé au collège ! »



Thierry Nectoux

107 bis rue Marcadet

Pour une retraitée, Championnet est devenu trop cher. Mais Hannelore souhaite rester dans le 18^e, où elle se sent désormais chez elle. En 2000, elle devient l'une des premières locataires des logements de la Régie immobilière de la Ville de Paris construits au 107 bis rue Marcadet, sur l'emplacement des anciens studios de cinéma Pathé. « Aujourd'hui, on forme une petite communauté, on a un petit jardin, c'est un privilège et en plus, avec Mohammed, on a vraiment un super gardien. » Parmi les premiers habitants, il y a aussi Viola qui apprécie chez elle « la force de vie, le courage, l'optimisme imperturbable, la curiosité, l'indépendance et le fait qu'elle ne se plaigne jamais ». Viola est à l'origine du formidable élan de solidarité autour d'Hannelore quand, en janvier 2022, elle tombe sur le carrelage de sa salle de bains et reste coincée entre un meuble et sa baignoire pendant plusieurs heures. « Heureusement, elle m'avait confié sa clef peu de temps avant ! Avec plusieurs voisines, on a mis en place un groupe WhatsApp et un agenda quotidien de services », précise Viola. Hannelore ne regrette-t-elle pas de ne pas être devenue propriétaire ? « Mais enfin, vous n'avez pas compris que j'avais la bougeotte ? » ●

ANNICK AMAR



Stéphanie Boniface x 3



QUARTIER LIBRE 4C A FÊTÉ SES TROIS ANS

Ambiance festive et chaleureuse pour les trois ans de Quartier libre-4C, espace de rencontre et de cuisine dédié à l'alimentation, rue de la Charbonnière. Démarrée en fanfare entre apéro partagé et concert de casseroles le vendredi soir, la fête s'est terminée en beauté le samedi soir par une grande soirée. Le « tout Goutte d'Or » a pu savourer une soupe participative mijotée tout l'après-midi dans le triporteur des débuts, ressorti pour l'occasion et un chili con carne cuisiné dans le cadre d'un atelier l'après-midi. Tout ça au son chaleureux du groupe Tropical Kombi accompagné d'Ahmet Sissokho et ses chansons maliennes. Bon anniversaire les 4C et longue vie !

Pour en savoir plus sur les 4C, lire le portrait d'Hélène Tavera dans notre numéro 296.



NATURE

LE HOUX, LE BEAU « POINTU » AUX FRUITS ROUGES

Le houx, bel arbuste décoratif, sert de garde-manger aux oiseaux au cœur de l'hiver qui se régalaient de ses jolies baies rouges. Mais n'est pas oiseau qui veut. Attention à ne pas laisser petits et grands les consommer, elles sont toxiques pour les humains.

Symbole de la persistance de la vie au cœur de l'hiver, le houx a été célébré par toutes les anciennes civilisations européennes qui l'intégraient aux cérémonies liées au solstice d'hiver. De nos jours, il apparaît souvent encore à ce titre dans les cimetières ou en couronnes sur les portes d'appartement à Noël.

Ilex aquifolium est un grand arbuste, voire un petit arbre des forêts et des bocages, qui peut atteindre une dizaine de mètres ou plus sans problèmes, s'il n'est pas mutilé. Son feuillage variable est généralement très épineux près du sol et devient lisse sur les branches hautes. Il est dioïque et ses fleurs attirent au printemps de nombreux insectes pollini-

sateurs. Ensuite, les pieds femelles portent dès l'automne une multitude de petits fruits rouges qui font tout son intérêt décoratif et le régal de nombreux oiseaux tels les grives, merles et autres fauvettes à tête noire... tout en étant toxique pour les humains !

Qui s'y frotte, s'y pique !

Le houx peut être avantageusement intégré au jardin où il apprécie les sols légèrement acides tout en tolérant le calcaire. S'il ne manque pas d'eau, il peut supporter le plein soleil, mais préfère la mi-ombre dans un endroit pas trop venté. Taillé sous forme de haie basse il peut former une barrière infranchissable par les lapins à cause des pointes acérées de ses feuilles. Son nom de genre, *Ilex*, est en rapport avec

le nom d'espèce du chêne vert, à qui il ressemble un peu avec ses feuilles persistantes et épineuses, le mot celtique *ilex* signifiant « pointe ». Au fil des siècles, de nombreuses variations ornementales sont apparues, notamment des cultivars à feuillage panaché, tels *Argentea margina* ou *Silver queen*. Son hybridation avec l'*Ilex latifolia*, espèce japonaise aux feuilles immenses, a donné le « houx à feuilles de châtaigner » visible dans de nombreux jardins publics parisiens. Il existe environ 400 espèces de houx dans le monde dont certaines sont utilisées par les humains de manière variée. L'*Ilex verticillata*, américain à feuilles caduques, est souvent présent en hiver chez les fleuristes pour agrémenter les bouquets de ses branches constellées de baies rouge vif. Quant à l'*Ilex paraguariensis*, il a été utilisé depuis des siècles par les Indiens Guarani du Brésil pour préparer le maté, boisson stimulante largement répandue en Amérique du Sud. Et vous, quel houx préférez-vous ? ●

JACKY LIBAUD

DÉPOSITAIRES

UNE PRÉSIDENTE PLACE DES ABBESSES

Ce kiosque, c'est un véritable coup de cœur, s'exclame Sophie Kahwaji. Avant j'étais rue des Archives. On reçoit tous les six mois des offres pour les kiosques disponibles, alors quand j'ai vu que celui de la place des Abbesses était libre, je me suis précipitée. » C'était il y a quatre ans et depuis Sophie gère le dépôt de presse de la place des Abbesses et bien sûr les souvenirs touristiques. « Les gens lisent de moins en moins », regrette celle qui adore presse et livres. « Ici, on passe beaucoup de temps à indiquer le funiculaire aux touristes. »

A ses côtés, son compagnon Alain Fréhel est salarié du kiosque, alors que Sophie est rémunérée à la commission. Ils ouvrent ainsi tous les jours de 9 h à 18 h 30/19 h. Et comme si cela ne suffisait pas à la souriante kiosquière, Sophie est également



présidente d'un syndicat de kiosquiers. « Notre objectif, c'est de pouvoir décider de ce que nous vendons, alors qu'actuellement ce sont les sociétés de messagerie qui décident. » ● S.M.

La liste de tous nos points de vente est régulièrement mise à jour et se trouve sur notre site internet : www.l8dumois.info sous la rubrique « Où nous trouver ».

AGENDA

LUNDI 5 DÉCEMBRE

Au Rideau rouge

Comme chaque premier lundi du mois, rencontre dans cette librairie pour découvrir sa bibliothèque, papoter et même boire un coup : à 19 h 30 au 42 rue de Torcy.

MARDI 6 DÉCEMBRE

Soutien aux aidants

Information sur les dispositifs d'accompagnement, micro-conférences, yoga du rire... De 9 h 30 à 17 h 30 en mairie.

Saint-Nicolas

Il arpentera les alentours du Sacré-Cœur et de la place du Tertre en distribuant des bonbons... aux enfants sages bien sûr à partir de 17 h.

Nuages

Rencontre avec Anthony Doerr, auteur de *La Cité des nuages et des oiseaux*, à l'Attrape-Cœur, 42 avenue Junot, à 20 h. D'autres événements sur le facebook de la librairie.

Stevenson

Rencontre avec Quentin Pruvost pour son livre *Inland Voyage* qui explore l'œuvre de R. L. Stevenson à 20 h au Pied à terre, 9 rue Custine. D'autres événements sur le site de cette librairie.

Vin

Théâtre et œnologie autour de la pièce *Anthocyane* en soirée au restaurant Les Ambassades, 25 rue Lamarck.

Décolonisation

Abordé dans le cadre des Mercredis des révolutions avec Malika Rahal et Françoise Blum, à 18 h 30 en salle des fêtes de la mairie.

LES 7, 10 ET 14 DÉCEMBRE

Danse

Flip Flap, festival de danse pour petits et grands à L'Etoile du Nord. Horaires sur le site du théâtre.

JEUDI 8 DÉCEMBRE

Conservatoire 2

Second concert, cette fois, sur le divertissement à la cour. A 18 h 30 en salle des fêtes de la mairie.

VENDREDI 9 DÉCEMBRE

Goutte d'Or

Conférence sur l'histoire associative du quartier suivie d'une visite animée par le 4C. A 9 h 30 salle Saint Bruno, 9 rue Saint-Bruno.

GRAINE DE JARDINS

VINGT ANS DE JARDINS PARTAGÉS

L'association Graine de jardins, fondée en 2001, a fêté le 16 octobre dernier ses vingt ans d'actions pour la création de jardins partagés en milieu urbain et semi-urbain. Retour sur une histoire de luttes et de réussites.

Graîne de jardins entretient une dynamique très importante. Elle a été précieuse pour nous donner des conseils, créer un réseau, dialoguer avec les politiques », observe Thomas Augais, du Bois Dormoy. Cette association a bataillé dur en 2016 pour éviter que le petit poumon vert encaissé entre des immeubles de La Chapelle ne soit gommé par la construction d'un Ehpad et d'une crèche souhaités par la Mairie. Soutenue sur le plan juridique par Graine de jardins, le Bois Dormoy a finalement été classé espace vert dans le plan local d'urbanisme.

Les origines de l'association remontent à 1997. À l'époque, Laurence Baudalet, ethno-urbaniste, réfléchit à une idée qui avait déjà fait son chemin aux États-Unis et au Canada, celle des « *community gardens* ». Avec le soutien de la Fondation de France, et de quelques passionnés, elle crée en Ile-de-France, en 2001, Graine de jardins, qui devient la tête de pont du réseau national « Jardin dans tous ses états » et qui a pour mission le soutien à la création de jardins partagés.

Lien social et environnement

À la différence des historiques « jardins ouvriers », créés au XIX^e siècle avec le soutien des patrons, qui deviennent peu à peu les « jardins familiaux », ou encore des « jardins d'insertion » ou ceux pédagogiques, les jardins partagés sont une autre

branche de la famille des « jardins ». Leur credo réside dans l'entretien du lien social, la création de lieux de verdure sans produits phyto-sanitaires, la participation collective des habitants à la gestion de leur cadre de vie, le contact avec la nature.

Graine de jardins intervient dans l'accompagnement à la naissance de ces jardins, souhaités au départ par des habitants mais aussi de plus en plus par des bailleurs sociaux soucieux de paix sociale. Cela se traduit par l'aide à la création obligatoire d'une association, la rédaction d'une charte ou de statuts, le repérage des friches disponibles, les négociations avec les propriétaires, privés ou publics, l'évaluation des besoins (eau, clôture, nature de la terre et des types de plantations).

200 jardins à Paris

Tout ne va pas toujours de soi, surtout lorsque l'on connaît l'évolution du prix du foncier dans la région parisienne ainsi que ses besoins en logements. Pourtant dans certaines situations, les pouvoirs publics ou les bailleurs sociaux n'hésitent pas à solliciter l'association pour des conseils ou de la médiation. C'est le cas, actuellement, dans le 13^e, pour la création d'un jardin partagé sur l'emplacement d'un parking, avec toutes les questions environnementales, écologiques qu'un tel projet pose !

Graine de jardins a diversifié tout au long de ces vingt ans ses formes de collaboration en créant un por-



Dans les allées du Bois Dormoy, un des espaces qui ont bénéficié du soutien de Graine de jardins.

Jean-Claude N'Diaye

tail-ressource, en organisant des manifestations qui ont fédéré les associations, comme des balades au jardin menées par Jacky Libaud (rédacteur de la rubrique Nature au 18^e du mois), des rondes de pique-nique, des colloques mais aussi de la formation. Elle a contribué à développer les politiques publiques au-delà des limites de Paris, par exemple à Montreuil et Arcueil. Quant au local de l'association, situé rue de Jessaint, il accueille une « outillthèque » qui prête du matériel ainsi qu'une bibliothèque.

Les jardins partagés en Ile-de-France sont maintenant au nombre de 300, dont 200 rien qu'à Paris, principalement dans le nord/nord-est, et quinze dans le 18^e. Leur existence est toujours un peu fragile : à la Goutte d'Or, par exemple, certains ont été expropriés pour cause de construction. Ils sont de toute taille, on y cultive salades, tomates, fleurs voire arbres fruitiers, en pleine terre ou en bacs, selon les lieux. Mais les friches en région parisienne sont de plus en plus rares. « L'association n'a

plus de salariés, elle fonctionne avec les sept bénévoles de son conseil d'administration », précise Frédérique Basset, administratrice.

Un programme avec la Mairie de Paris

Le programme « Main verte », pensé en concertation avec Graine de jardins par la Mairie de Paris en 2003, qui soutient la création de jardins en échange de leur ouverture au public et de l'organisation de manifestations, a beaucoup compté dans la multiplication des jardins parisiens. Ce dispositif, inspiré par le programme « *Green thumb* » new-yorkais, est aussi à l'origine de l'échange qui s'est déroulé cette année entre Berlin et Paris, en partenariat avec le Centre français de Berlin. Un projet qui souligne le désir de l'association de s'ouvrir à l'Europe.

Comme l'explique Marine Cerceau, spécialiste de la gestion des milieux naturels qui collabore à Graine de jardins : « *Bien que disposant d'espaces plus étendus que les nôtres, les collectifs berlinois souffrent de l'absence de soutien institutionnel. Ils doivent trouver les fonds par eux mêmes, en se mobilisant ou en faisant appel à des associations.* »

Mais l'idée du voyage n'était pas seulement l'échange entre les deux villes : « *Nous avons souhaité aussi recréer des liens entre les jardins de Paris, car actuellement moins d'évènements les rassemblent. Les équipes associatives vieillissent, certains jardins manquent de bénévoles, il faut remobiliser les forces. A Berlin, nous avons été confrontés à une culture du combat, c'était stimulant.* » Un film sur ce voyage est en cours de montage et l'idée d'un congrès européen est en train d'émerger.

Vingt années bien remplies donc, et encore de nombreux projets en perspective. C'est tout ce que l'on souhaite à Graine de jardins. ●

DOMINIQUE BOUTEL

www.jardinons-ensemble.org
À lire : Jardiniers du bitume, des liens fleurissent dans les jardins partagés, 2011, Les Xéroglyphes



Cette rubrique est librement inspirée de la Tentative d'épuisement d'un lieu parisien de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18^e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

UN SOIR DE NOVEMBRE

RUE MARCADET

C'est une rue qui prend sa source à Guy Môquet, pas loin du café Championnet. Ce jour-là, une femme discute avec ses compagnons de route : « En France, faut pas croire, même les Français galèrent... Et l'injustice... C'est pour ça les manifs ! » C'est une rue diurne. Elle vit au rythme des sorties au parc et des chantiers qui la ponctuent : échafaudage, gravats, sol glissant. Un passant vêtu beau, costume noir, tombe dans la poussière. Il repart agacé. Le soir, les fumeurs animent les trottoirs du claquement de leurs genoux frigorifiés. C'est une rue qui monte doucement jusqu'au square, redescend vers le Boulevard Barbès et le traverse jusqu'à arriver au triste campement. Ici pas de travaux, juste des tentes posées au sol. Pas de café non plus, personne ne parle révolution, tout le monde presse le pas. En silence.

■ **TENTATIVE D'ÉPUISEMENT D'UN LIEU PARISIEN** est un récit de Georges Perec publié en 1975 dans la revue *Cause commune* avant d'être édité par Christian Bourgois en 1982. En octobre 1974, Georges Perec s'installe au café de la Mairie, place Saint-Sulpice, dans le 6^e arrondissement de Paris. Pendant trois jours d'affilée et à différents moments de la journée, il tente de prendre note de tout ce qu'il voit. Il en établit ainsi une liste représentant la vie quotidienne, sa monotonie, mais aussi les variations infimes du temps, de la lumière, du décor, du vivant.

Une asso pour la place de Clichy

Après la première édition du festival citoyen de la place de Clichy au printemps dernier, un petit groupe réunissant les fondateurs a décidé de se constituer en association. L'objectif est bien sûr de poursuivre l'initiative et le rapprochement des quatre pans d'arrondissements qui constituent ce quartier (18^e, 17^e, 9^e et 8^e). L'association Les amis de la place de Clichy annonce donc sa première assemblée générale à la Villa des créateurs.

Le 8 décembre, 18 h 30, 9 rue Ganneron, métro Place de Clichy.

* Le prénom a été modifié.

SANDRA MIGNOT

AGENDA

SAMEDI 10 DÉCEMBRE

Jouets

Collecte de jouets en bon état à déposer au Centre d'animation Binet, 28 avenue de la Porte Montmartre.

Surréalisme

Conférence par Clément Bosqué : Existe-t-il une éthique du surréalisme, à 15 h à la Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard. D'autres événements sur le site de la Halle.

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE

Enfances et liberté

L'association Comme un livre organise un salon d'auteurs et d'artistes avec lectures et musique de 14 à 20 h à la salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno.

MERCREDI 14 DÉCEMBRE

Trois tambours

Concert avec l'orchestre des jeunes de l'atelier de musique, le quintette de cuivre et la chorale de la Goutte d'Or, à 20 h 30, à l'église Saint-Bernard, rue Affre.

SAMEDI 17 DÉCEMBRE

Piano

Scène ouverte pour un concert au piano de 10 à 12 h en salle des fêtes à la mairie.

Zébulons

Ils donnent un concert d'airs folkloriques à la bibliothèque Václav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute de 16 à 18 h. Entrée libre.

MERCREDI 21 DÉCEMBRE

Emile Blémont

Animation de quartier à partir de 13 h, puis à 18 h, cinéma en plein air avec la projection du film d'animation *Tous en scène*.

JEUDI 22 DÉCEMBRE

Don du sang

En mairie toute la journée.

SAMEDI 24 DÉCEMBRE

À la Moskova, sur le talus, kermesse de Noël organisée par l'association Solidimey, le comité Jeunes Moskova avec le centre social, l'Etoile du Nord et New Team.

COMPARUTION IMMÉDIATE

“Pour lui prouver votre amour vous lui achetez de la cocaïne ?”

Philippe comparait devant le tribunal correctionnel de Paris pour acquisition, transport et détention de substances stupéfiantes.

Place de Clichy, des gardiens de la paix repèrent un véhicule dont le phare arrière est abîmé. Il passe et repasse devant eux, semblant tourner autour de la place. Les policiers entreprennent de le contrôler. En en faisant le tour, ils avisent un morceau de plastique qui dépasse du réservoir. À l'intérieur, un sac contenant huit bonbonnes de cocaïne et trois

sachets de MMC. Sur Philippe*, le conducteur, une somme totale avoisinant les 500 €. Le jeune homme de 22 ans assure qu'il ne consomme pas, ne trafique pas. Il achète juste pour des amis. Car il a des contacts et le carnet d'adresses qui convient. La présidente relève sept condamnations à son actif : conduite sans permis ni assurance, conduite sous stupéfiants, refus d'obtempérer, tentative d'escroquerie mais aussi offre, cession, détention, acquisition de stupéfiants à plusieurs reprises... Philippe explique qu'il a changé. Depuis deux ans, il travaille comme standardiste et a désormais une petite amie. D'ailleurs, c'est pour elle qu'il a acheté

tout ça. « *Donc, pour lui prouver votre amour, vous lui achetez de la cocaïne ?* » questionne un assesseur. « *Non, c'était pour lui rendre service.* » L'argent retrouvé sur lui serait le reste d'un retrait de 1000 € effectué quelques jours auparavant. Car si Philippe ne consomme plus, à présent il joue au casino. Le prévenu explique avoir montré la trace de ce retrait sur son application bancaire aux policiers. Le Dionysien explique également qu'il vit chez ses parents où il est le seul à avoir un revenu. « *Mon père ne travaille pas, il a un "déambulateur" dans le cœur.* » Sa copine aussi travaille : « *Elle garde des petits enfants.* » Le premier assesseur laisse

VALADON ET RABELAIS, DEUX LYCÉES MENACÉS

La Région a annoncé la fermeture prochaine de neuf lycées parisiens. La mobilisation s'organise dans les deux établissements du 18e concernés face à ce qu'enseignants et parents considèrent comme une perte de chance pour les élèves.

On était sous le choc quand on a appris la fermeture du lycée pour la rentrée 2023. » Souhila Hadji, professeure d'anglais au lycée professionnel Suzanne Valadon dans le 18e, comme beaucoup de ses collègues, est tombée des nues en apprenant la nouvelle : la région Île-de-France prévoit de fermer sept lycées parisiens, dont six professionnels, à la rentrée 2023. Deux autres suivront en 2024, dont Rabelais, dans le 18e aussi, situé porte de Clignancourt. Après la surprise et l'incompréhension vint la colère. Cette décision, prise sans concertation, est vivement dénoncée par les professeurs, parents d'élèves et lycéens mobilisés. Le mercredi 16 novembre devant la Sorbonne, ils étaient plus de 200 selon la CGT Education 75, venus de tous les lycées visés par la mesure, pour s'y opposer.

La Région avance comme arguments « la baisse historique des effectifs des lycées de Paris » et la vétusté des bâtiments. Cette décision permettrait de dégager des moyens qui seraient investis dans les lycées en banlieue où les effectifs augmentent. Ce qui ne convainc pas ceux qui sont en première ligne. C'est un « leurre », selon Souhila Hadji. Aujourd'hui, si Valadon compte moins d'élèves, c'est parce que les classes de la filière Gestion-Administration ont peu à peu été fermées ces quatre dernières années par la Région. A Rabelais également, cet argument est contesté. « Il n'y a pas de baisse des effectifs, malgré les nombreux déménagements qu'ont dû vivre les élèves », assure Florent Lazarovici, professeur d'histoire-géographie à Rabelais.

Nécessité d'annuler la fermeture

Déménagements ? En effet, en février 2020, le lycée avait été fermé pour raison de sécurité. Il était alors prévu qu'après la démolition un nouveau bâtiment soit reconstruit. S'ensuivirent plus de deux ans d'errance durant lesquels élèves et corps enseignant ont été ballotés dans différents établissements parisiens, pour certains à plus d'une heure de trajet. Les formations pré-bac sont revenues à la rentrée 2022 dans leur quartier d'origine, dans des bâtiments modulaires en attendant que le nouvel établissement soit érigé. Ravis d'être revenus dans le 18e et alors qu'ils s'approprièrent à voir les travaux commencer, le lycée a donc reçu l'annonce de sa fermeture.

Olivier Romain, professeur d'anglais à Rabelais, dénonce un « acharnement pervers » de la part de la Région à l'encontre du dernier lycée général et tech-



Thierry Nectoux

nologique du 18e, troisième arrondissement le plus peuplé de Paris. Son collègue Florent Lazarovici résume : « Il faut annuler la décision de la fermeture et construire le bâtiment », où reviendraient alors les formations BTS (Brevet de technicien supérieur), aujourd'hui délocalisées dans le 13e

et 14e. La fermeture risque de compromettre les multiples projets en cours (partenariats avec Sciences Po, programme Eloquentia qui forme les jeunes à la prise de parole, mentorat avec Sorbonne Université).

« C'est une injustice sociale », pour Souhila Hadji. « Au nom de la mixité

sociale, on fait bouger les jeunes de populations défavorisées. » A Valadon comme à Rabelais, le nombre réduit d'élèves par classe (14 à Valadon, environ 25 à Rabelais) permet un suivi pédagogique et un enseignement de qualité auprès d'élèves souvent en difficulté. Dans « ces quartiers populaires, cette dimension humaine est importante », précise le conseiller principal d'éducation (CPE) de Rabelais. « Ça fait des années qu'on lutte contre le décrochage scolaire. Là, on est inquiets pour l'avenir de nos élèves », ajoute Souhila Hadji.

Quelle rentrée en 2023 ?

A la rentrée 2023, les élèves de Valadon doivent être relocalisés dans des lycées éloignés : Elisa Lemonnier (12e), Marie Laurencin (10e) et René Cassin (16e). Quant à Rabelais, l'incertitude règne. Nul ne sait ce qu'il adviendra des classes de seconde l'année prochaine et où iront les élèves en 2024. Entre trajets rallongés et arrivée dans des classes déjà chargées, la poursuite scolaire des élèves paraît compromise. Mais, « dans le désespoir, il y a quelques lueurs d'espoir », confie Olivier Romain pour qui la lutte n'est pas finie. Équipe pédagogique, parents et lycéens ne sont pas prêts à abandonner leurs établissements et prévoient de poursuivre la mobilisation. ●

PERRINE KEMPF

CONCERT ET CHORALE

LES COMPOSITRICES À L'HONNEUR À L'ÉCOLE

Après les compositeurs, place aux femmes compositrices. Elles seront mises à l'honneur par 600 enfants et leurs professeurs de musique à l'occasion de trois concerts.

Cette année encore, à l'initiative des professeurs de musique de la Ville de Paris et de l'association Musique jeune public, les élèves du 18e arrondissement se réunissent à la mairie pour un rendez-vous thématique : après Hector Berlioz, Claude Debussy ou Camille Saint-Saëns les trois années précédentes, le choix s'est enfin porté cette année sur les femmes compositrices, largement oubliées par l'histoire ! Et pourtant, elles sont nombreuses ces artistes, des troubadours (forme féminine de troubadour en langue d'oc) du Moyen Âge aux autrices-compositrices du 21e siècle, à ajouter leur pierre au répertoire musical universel.

Béatrice de Dia, Barbara Strozzi, Louise Farrenc ou encore Nadia Boulanger, ce sont ces artistes, et quelques autres, qui seront jouées par les professeur(e)s de musique des écoles du 18e. L'occasion de rappeler aux élèves qu'on peut être professeur(e) et musicien(ne).

L'exercice est complexe, il faut adapter les partitions aux instruments joués par les unes et les autres : luth, nickelharpe, trombone ou violon, et il faut trouver le temps et le lieu des répétitions, entre les heures de cours, souvent éclatées sur l'arrondissement (certains de ces professeurs enseignent dans plusieurs écoles)... Mais l'enthousiasme est au rendez-vous : « C'est l'occasion de préparer ensemble, avec les autres professeurs de musique, un concert de qualité et de se placer en tant

qu'artiste en plus de pédagogue », explique Corinne, pionnière, avec quelques autres, du projet.

Professeurs et... musiciens

« C'est important que les enfants nous connaissent également sous l'aspect musicien », renchérit Marie. Pour Alexis, c'est « l'occasion de créer du lien à la fois entre l'équipe de PVP de l'arrondissement et les élèves des différentes écoles autour d'un répertoire et d'une thématique communs. » Pour Roseline, ce qui compte, c'est de « participer avec les élèves à une aventure qui dépasse le cadre de l'école et de vivre une même émotion musicale avec d'autres. Ça donne une énergie spéciale pendant les cours ». Car en effet, les professeur(e)s jouent de leurs instruments, mais les enfants, venus d'une vingtaine d'écoles du 18e arrondissement, participent en chantant certains airs, accompagnés par les adultes.

Pour beaucoup d'entre eux, c'est aussi l'occasion de découvrir les ors de la République, dans la très belle salle des fêtes de la Mairie, équipée d'un piano, et de s'y sentir accueillis. Ils seront plusieurs centaines à mettre à l'honneur, en trois concerts, les femmes compositrices. ●

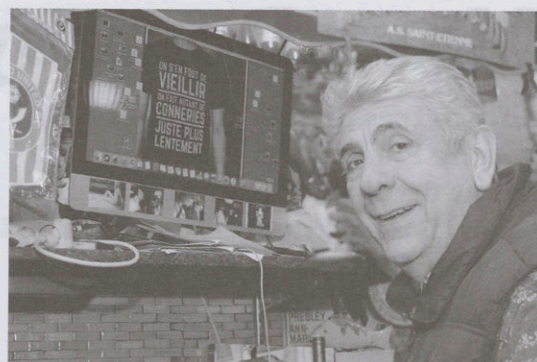
DOMINIQUE BOUTEL

Lundi 12 décembre, 10 h et 14 h 30, jeudi 15 décembre, 10 h, en Mairie, métro Jules Joffrin.

PETITS COMMERCES

ARRÊT DE JEU POUR LA DIVETTE DE MONTMARTRE

L'auvent vert de La Divette est définitivement rangé. Le célèbre bar de la rue Marcadet et repaire des supporters de Saint-Étienne a fermé ses portes début novembre. Son bail n'a pas été renouvelé.



Brigitte Postec x 3

L'info a été publiée dans *L'Equipe* et *Onze magazine* : la Divette, c'est fini. A quelques pas de Montmartre, Serge Vial et son épouse Michèle étaient locataires des lieux depuis trente-six ans. Ils avaient l'habitude de recevoir les supporters des Verts à chaque match, jusqu'à celui du samedi 22 octobre contre Amiens, qui a réuni son lot de fans de l'AS Saint-Etienne venus célébrer la dernière victoire. La Divette a chanté tout le dernier dimanche d'octobre grâce à une fanfare déployée devant le bar et de nombreux clients sont venus remercier une dernière fois les propriétaires.

Le rideau vert sera définitivement tiré au mois de novembre, pendant lequel les locataires doivent

rendre la clé des lieux. Leur bail n'a pas été renouvelé par les petits enfants du propriétaire qui reprennent les murs et ont décidé de construire un immeuble à la place de la bâtisse à un étage qui abritait le bar. Plus de cent ans d'histoire se ferment ainsi au 136 rue Marcadet. Serge et Michèle parlent de reprendre un tabac à 100 m de La Divette, mais sans bar.

«Évitez de trop pleurer»

Pour ce couple de commerçants comme pour les Stéphanois (Serge lui-même est originaire de «Sainté») d'ici et d'ailleurs, c'est une vraie perte. La nostalgie envahissait déjà les habitués quand le patron a annoncé sur les réseaux sociaux il y a

quatre mois : « Nous ne prenons pas la fuite dans les airs, seulement obligés de partir d'ici (...) ! Les propriétaires des murs reprennent le lieu [...] évitez de trop pleurer, nous ne voudrions pas d'inondations ! »

Depuis, les rideaux multicolores restent fermés, et la famille Vial range les années de prix, fanions stéphanois et trophées accumulés depuis 1986. Michèle Vial s'inquiète que le sort de La Divette symbolise la fin des petits commerces et artisans qui faisaient « le vrai Paris », dans lequel elle a toujours habité. Bien que les nouveaux propriétaires de l'immeuble aient proposé de l'argent aux locataires pour qu'ils quittent les lieux, pour elle, « ce n'est pas une histoire d'argent, c'est une histoire de cœur ». ●

PIA CARRON

En bref

BOÎTES DE NOËL La Fabrique de la solidarité et la Ville de Paris organisent – jusqu'au 16 décembre – une collecte de boîtes de Noël décorées pour des personnes précaires. On y glisse un mot, un produit d'hygiène et des douceurs et on la (les) dépose à la MVAC 18 au 15 passage Ramey ou au Centre social Belliard, 145 rue Belliard.



SAPINS Rapportez le vôtre dans l'un des espaces verts proches de chez vous pour être collectés, broyés et réutilisés dans les parcs et jardins de Paris. Dépôt possible du 26 décembre au 20 janvier. Liste des points de collecte sur mairiel8.paris.fr

LA CHAPELLE

Le Carnaval se prépare

Une « soirée des semailles » s'est tenue au Grand Parquet en vue de la seconde édition du Carnaval Ô Les Masques. Celle-ci est programmée pour le 13 mai 2023. Le collectif qui l'organise a émergé des suites de la crise sanitaire et a proposé, de non pas s'exclamer « à bas les masques », mais de tout retourner et d'en faire l'apparat d'une fierté et d'une appartenance commune : celle de notre lieu de vie. Musique, présentation de créatures de la précédente édition et discussions ont eu lieu afin de préparer l'événement. Les dates des ateliers et prochaines réunions ne sont pas encore annoncées. Mais habitant.e.s et acteur/trice.s locaux sont tous invités. À vous de rêver, imaginer, carnavaler ce qui vous chante, vous enchante...●

Marx Dormoy accueille une galerie d'art

Encore très discret, l'atelier-galerie Plast! a ouvert ses portes début octobre. Il veut accueillir les artistes du quartier et attirer ses habitants.

À l'instar de nombreux quartiers du 18^e où les taxiphones côtoient les magasins bio, Marx Dormoy s'ouvre à l'art et accueille sa troisième galerie. On passe devant Plast!, sans se douter que derrière les grilles se cache un nouveau lieu artistique. Nichée au sein d'une immense résidence des années 70, cette nouvelle galerie a choisi le quartier pour « cette force du mélange encore très présent avec un tissu associatif dynamique ».

Le collectif de six artistes à l'initiative de Plast! souhaite s'intégrer au tissu local. Faire en sorte que les habitants du quartier ne voient plus les galeries d'art comme une anomalie, mais comme un élément de leur quotidien. En y accueillant entre autres des artistes locaux et en organisant des stages de dessin, sculpture, modelage et céramique, Plast! entend bien faire de ce lieu un espace de vie ouvert à tous.

Anciennement occupé par des bureaux, l'espace a nécessité six mois de travaux pour se muer en lieu d'exposition. Laure Vardal, artiste et membre du collectif qui gère le lieu se désolait que la galerie soit séparée de la rue par une grille qui ne s'ouvre qu'aux détenteurs d'un passe ou du code. D'ici quelques mois, un interphone devrait permettre d'effacer cette barrière. ●

AMY CHARBONNIER



Plast!, 88-92 de la rue Philippe de Girard, métro Marx Dormoy

Jeanne Frank

VOTRE PUB dans le 18^e du mois

Contact : publicitel8edumois@gmail.com

PLEINE PAGE
222 mm X 292 mm

1/2 HAUTEUR
107 mm X 292 mm

1/2 LARGEUR
222 mm X 146 mm

1/4
HAUTEUR
107 mm
X 146 mm

1/8^e
HAUTEUR
52 mm
X 146 mm

1/8^e LARGEUR
107 mm X 75 mm

1/16^e LARGEUR
107 mm X 38 mm

1/16^e
HAUTEUR
52 mm
X 75 mm

TARIFS

Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1/16^e de page : 60,00 HT €

1/8^e de page : 95,00 HT €

1/4 de page : 160,00 HT €

1/2 page ou pleine page :
nous contacter.

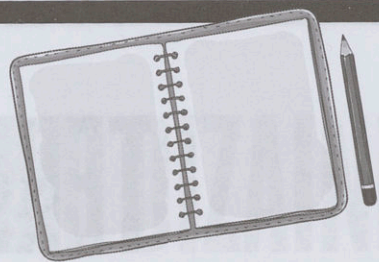
Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.

RUE PIERRE MAUROY

Nouveau quartier, nouvelles rues. Chapelle International vient de voir baptiser l'une de ses artères rue Pierre Mauroy, qui court de la rue des Cheminots au boulevard Ney. Premier ministre de François Mitterrand, de 1981 à 1984, mais aussi maire de Lille, député puis sénateur, il est considéré comme le fondateur des missions locales pour l'insertion professionnelle et sociale des jeunes. Pierre Mauroy est décédé en 2013. ●



Vincent Noye



Vingt langues en cinq pas ! 2e épisode

ICI, ON CHANGE DE TÊTE !

Khalid Siraj, blogueur soudanais vivant actuellement en France, est parti ce mois-ci à la rencontre des salons de coiffure de Château Rouge. Et trouve ici l'occasion de s'interroger sur l'intérêt particulier porté à leur chevelure par les hommes et les femmes noirs.

Chargé de mon lourd sac à dos, je sors de la bouche du métro Château-Rouge. Je me dirige vers la basilique du Sacré-Cœur et emprunte la rue Poulet. Après quelques mètres, j'entends « coiffe coiffe frérot ? » Un jeune homme d'une vingtaine d'années, tenant à la main des affichettes pour un salon de coiffure, me demande : « Tu veux te couper les cheveux ? On a des réductions aujourd'hui ! » Je le suis jusqu'à une petite boutique au coin de la rue.

Dans la rue Poulet, des dizaines de salons de coiffure remplis de jeunes hommes et femmes, des centaines de fauteuils entourés de coiffeurs et coiffeuses sont alignés. Tous travaillent sans arrêt comme des abeilles, comme si c'était leur dernier jour sur Terre.

Les chansons de Papa Wemba, d'Alpha Blondy et d'autres artistes africains remplissent cette rue d'une grande diversité musicale sur lesquelles les travailleurs du salon dansent parfois, debouts derrière les fauteuils occupés par leurs clients. Ce sont des femmes et des hommes du Ghana, du Nigéria et du Congo. Entourés de dizaines de perruques, d'extensions de cheveux et de teintures artificielles, ils travaillent sans relâche avec le sourire, l'énergie et beaucoup d'enthousiasme.

Les cheveux sont l'expression de l'état psychologique de l'individu

L'importance des cheveux dans les sociétés d'Afrique subsaharienne remonte à la nuit des temps car traditionnellement la tête était l'organe du corps humain le plus proche du ciel, de sorte que nos ancêtres la considéraient comme un lien religieux entre eux et les puissances spirituelles.

Les tribus Bantu, par exemple, peignent leurs cheveux d'une manière particulière pour montrer la jalousie ou le deuil et pour les Maasai du Kenya, les cheveux rasés sont une nécessité. Quant aux Bejas à l'est du Soudan et à l'ouest de l'Érythrée, ils considèrent qu'un homme atteint vraiment sa puissance virile lorsqu'il a les cheveux épais. Les cheveux étaient et sont toujours une véritable expression de l'état psychologique de l'individu et peuvent être signe de bonheur.

Mais l'importance des cheveux est encore plus ancienne. L'émergence des perruques et des coiffures africaines remonte en effet à l'Antiquité, ce dont témoigne la statue de sable de la reine Néfertiti qui apparaît avec une coiffure à tresses. De nombreux dessins illustrent l'utilisation des cheveux par certaines classes sociales dans l'Égypte ancienne. Les coiffures représentaient une carte personnelle pour celui qui les portait, partout où il allait.

Au XVI^e siècle, près de 12 millions d'Africains ont été déportés pour un voyage commercial transatlantique. Dans le Nouveau Monde, les survivants des esclaves y étaient vendus.



Thierry Nectoux

Sur les quais, les esclavisés étaient alignés et placés dans des caisses en bois. Leurs têtes étaient toutes rasées pour des raisons de préservation de la santé mais aussi pour effacer toute différence ethnique et indication généalogique et couper tout lien ancien avec leurs anciennes coutumes africaines.

Un lien avec les ancêtres perdus

Au milieu des salons de coiffure du 18^e, je m'interroge sur l'importance de ce sujet pour nous Africains. Pourquoi nous soucions-nous vraiment de la poésie des cheveux, plus que d'autres sociétés ? Quel est le véritable motif derrière cette attention ? Qu'est-ce que la beauté pour nous, et pourquoi la recherchons-nous toujours sous n'importe quelle forme et à n'importe quel prix ? D'où vient la satisfaction que procure la coiffure ?

Et pourquoi payer autant pour obtenir une couleur de cheveux, une coupe courte ou longue ?

C'est peut-être comme un lien que nous ne voulons pas effacer de notre mémoire. C'est aussi comme une mémoire visuelle, une carte personnelle que nous emportons avec nous partout où nous allons, en nous souvenant des ancêtres perdus et des terres où nous ne reviendrons peut-être pas. On change les longueurs et les couleurs de nos cheveux mais changeons-nous les têtes, les esprits, les mentalités ?

Je dis adieu au jeune homme croisé au milieu de la rue, comme j'ai dit adieu quelques instants plus tôt aux employés des salons. Tous, je les ai salués du cœur plutôt que de la main. Et je

suis monté jusqu'au Sacré-Cœur.

Quel croisement entre civilisations, cultures, peuples et religions multiples en une journée ! Le 18^e me donne toujours cette opportunité, et je l'en remercie. ●

KHALID SIRAJ

Une pétition pour le LMP

La compagnie Graines de soleil, locataire du Lavoir moderne parisien, a lancé une pétition pour lutter contre l'expulsion qui la menace. Comme nous le racontions dans notre n° 309, la Mairie de Paris souhaite en effet remettre en jeu l'animation du théâtre, alors que le bail de l'équipe actuelle n'est pas arrivé à terme. Des actions en justice sont en cours de part et d'autre. A l'heure où nous imprimons plus de 3800 signatures ont été rassemblées. ● S.M.

A signer sur : <https://bit.ly/3ODIRbP>

PHOTO

PARIS EN IMAGES

La Butte accueille une nouvelle galerie photo qui prête aussi ses murs aux travaux d'étudiants.



et de celui de Dominique Dugay (qui participe au 18e du mois) centré sur Paris. « L'objectif, c'est de proposer nos vues de tous les quartiers de Paris, et entre 5 et 10 tirages numérotés de chaque image. » Des clichés en six formats différents tirés par Gaël lui-même à l'arrière de la galerie, sur un papier Fine art et avec des encadrements très travaillés.

Un vernissage de pro pour apprentis photographes

Mais l'idée de partage réside surtout dans un autre pan de l'activité du lieu : celui d'exposer les travaux d'étudiants en école ou lycée photo. Avec le photjournaliste Vincent Gerbet, Gaël Lesage a donc créé une association, Talents de demain. Tous deux ont contacté les écoles de la région Ile-de-France et proposé leur projet. L'EMI-CFD, Prep'art, le lycée Auguste Renoir (dans le 18e) et la Sorbonne se sont lancés dans l'expérience. « Les étudiants ne payent rien, souligne Gaël Lesage. Nous les exposons deux semaines, avec un vrai vernissage pro. Ils choisissent ce qu'ils veulent montrer, nous n'intervenons pas. »

Pour l'instant, chaque exposition a permis de vendre un tirage au moins, dont 70 % du prix est reversé à l'étudiant, le reste finançant l'association. « Et on propose à chaque école deux expositions, une en début d'année, l'autre en fin de cursus afin de suivre un peu les étudiants et de voir comment ils ont évolué. » Un moyen affiché de promouvoir la qualité de l'enseignement photo et de donner un coup de pouce aux jeunes talents. « Parce qu'à moi aussi on a tendu la main lorsque j'ai commencé », conclut Gaël Lesage. ●

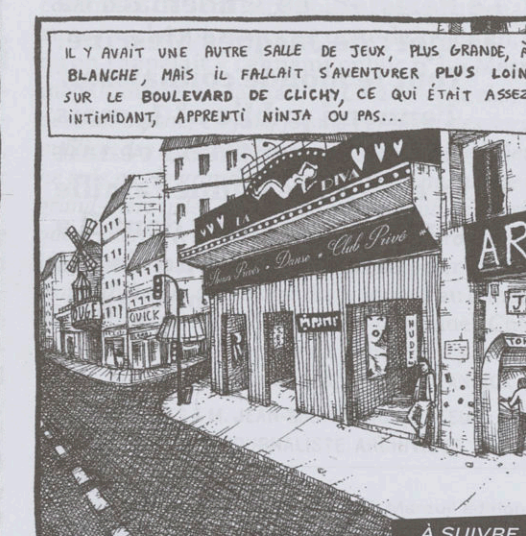
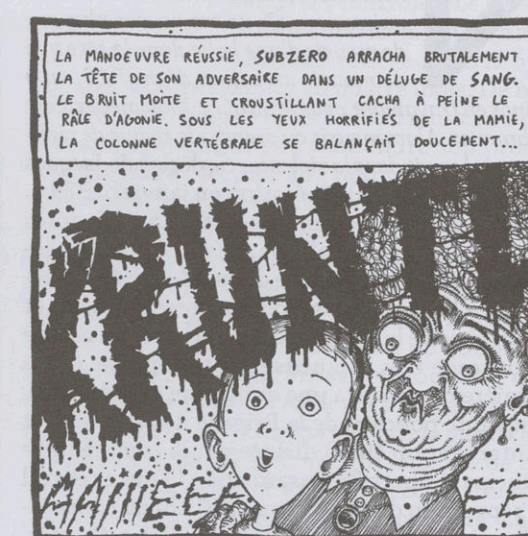
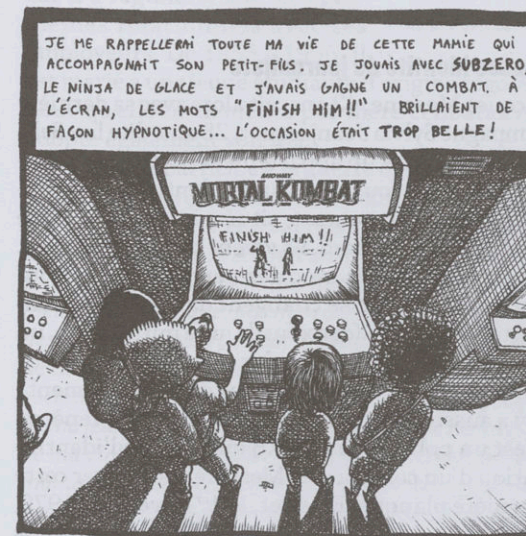
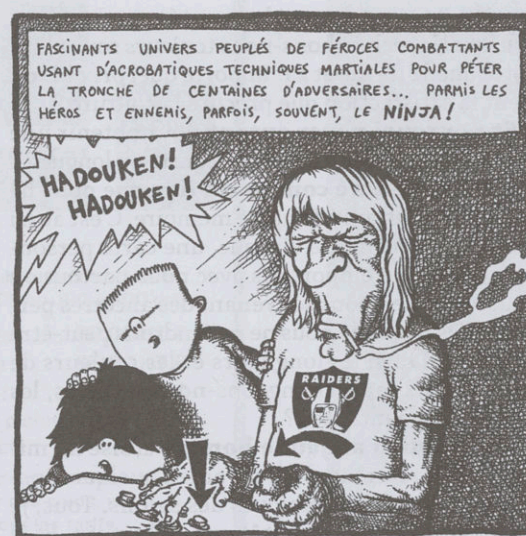
SANDRA MIGNOT

Galerie des couleurs, 7 rue Drevet, métro Abbesses ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 20 h, insta : la_galerie_des_couleurs

La BD

Le Ninja de la place de Clichy

Enfant, Gorka, jeune habitant du passage Lathuile, rêvait de devenir ninja. A défaut, les jeux vidéos ont fait office d'exutoire. GORKA UZTARROZ - www.gorkauztarroz.com



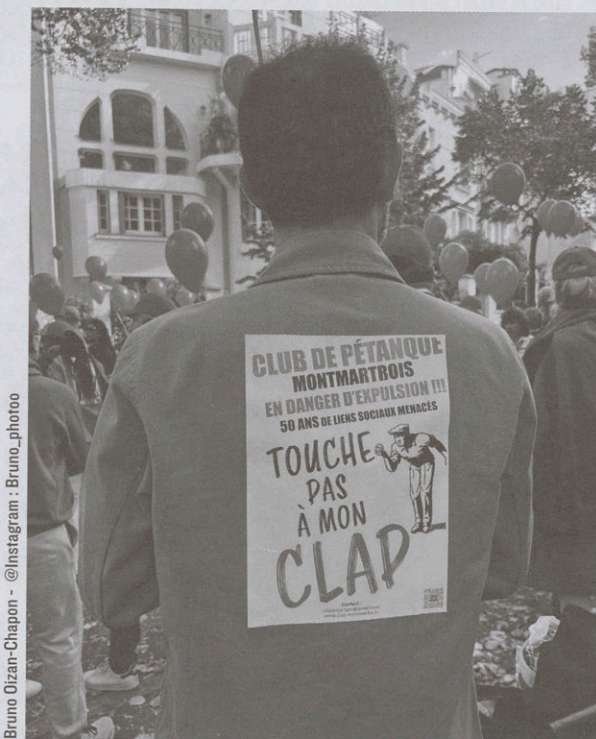
À SUIVRE...

TERRAIN DE PÉTANQUE : UNE DIZAINE DE PRÉTENDANTS ET DES VIOLENCES

L'appel à projets concernant le terrain actuellement occupé par le CLAP, entre l'avenue Junot et la rue Lepic, suscite de nombreuses convoitises.

Les 765 m² du Club Lepic Abbesses Pétanque (CLAP), sur la très sélecte avenue Junot, suscitent convoitises et passions, allant jusqu'à des violences avec dépôt de plainte d'un des candidats, depuis « l'appel à manifestation d'intérêt concurrent » ouvert par la Mairie (lire notre numéro 309). Le 30 septembre, Oscar Comtet, directeur de l'Hôtel particulier, un hôtel de luxe attenant au boulo-drome, a en effet porté plainte pour violation de domicile, menaces et violences avec arme. Il aurait été menacé avec une boule de pétanque alors qu'il avait sa fille de trois ans dans les bras. Des poules et des abeilles dans le jardin de l'hôtel auraient aussi été empoisonnées.

Un adhérent de l'association des commerçants Lepic-Abbesses indique qu'il y a « entre sept et dix projets, dont celui d'une agence immobilière, 18e Avenue, et celui de Paris Society, une société d'événementiel partenaire du groupe Accor ». Jean-Philippe Daviaud, élu (PS) chargé du commerce, de l'artisanat et de l'Europe auprès du maire du 18e explique, lui, qu'il y « aura quatre ou cinq projets pour ce terrain ».



Bruno Orian-Chapron - @Instagram : Bruno_photos

L'élus dit avoir « entendu parler » des deux projets impliquant ces sociétés à l'importante surface financière. Le gérant de 18e avenue, Benjamin Rondreux (cinq agences sur la Butte) nous a confirmé que son groupe avait bien un projet, non encore déposé, pour le terrain. La directrice de la communication du groupe événementiel Paris Society, partenaire du mastodonte immobilier Accor, Alexandra de la Brosse, n'a pas répondu à nos questions.

Quelques idées sur les projets

Alors que certains candidats à la reprise du terrain restaient dans l'ombre, d'autres ont dévoilé leur projet. Oscar Comtet a indiqué

au 18e du mois qu'il s'agissait, pour ce qui le concerne, « d'un projet pédagogique, sous forme d'un espace vert, avec des goûters pour enfants, un marché bio, un festival de cinéma animalier... qui permet le maintien du CLAP ».

Aurélien Louis, entrepreneur parisien, présente pour sa part un projet très élaboré, réalisé avec le concours d'un architecte, d'un paysagiste et de spécialistes du spectacle, du bio... baptisé « Maquis de Montmartre ». Cet ancien ingénieur des mines, propriétaire du petit train de Montmartre, est associé à Romain Nouat, directeur de publication du mensuel *Le Chat noir*. Tous deux souhaitent le maintien du CLAP au 17 avenue Junot.

Autre participant à l'appel d'offre, le club de pétanque lui-même. Pour son tout nouveau président, Philippe Giboury : « Peu importe qu'il y ait dix ou vingt candidats, nous allons présenter un projet sportif réalisé par des bénévoles (architecte, paysagiste, directeur sportif, responsable d'associations) et nous allons gagner. » Ces trois projets prévoient une ouverture au public, alors que le passage de la Sorcière qui donne accès au terrain est actuellement privatisé.

La République de Montmartre, qui soutient le projet d'Oscar Comtet, « attend la décision de la Ville », selon le président de cette association, Alain Coquard. Après la clôture des candidatures le 28 novembre, un délai assez long sera nécessaire à une commission d'élus et de fonctionnaires municipaux, réunie à l'Hôtel de Ville, pour rendre sa décision. Vraisemblablement un mois, selon un membre du CLAP. ●

ERWAN JOURAND

VENTE À LA DÉCOUPE : MANIFESTATION RUE ROBERT PLANQUETTE

La protestation continue contre les agissements du groupe Cherpannier et la marchandisation permanente de la Butte.

Une centaine de personnes, élus locaux ou simples Montmartrois se sont rassemblés samedi 19 novembre devant le 2 rue Robert Planquette pour protester contre les ventes à la découpe dans le 18e (lire notre n° 298). Des habitants des rues Robert Planquette, Lepic, Houdon et Muller, dont certains visés par les projets du groupe immobilier Cherpannier, manifestaient en ce samedi matin frisquet.

Avec des pancartes « Spéculations, évictions, expulsions », « Coup de force du promoteur » apposées sur le rideau baissé du café restaurant La Midinette, des élus de toutes tendances, dont le maire du 18e Eric Lejoindre, le député de la Nupes Aymeric Caron ou encore l'ex-député Horizon Pierre Yves Bournazel étaient présents aux côtés de représentants de la confrérie La République de Montmartre. Parmi la foule on remarquait aussi un des comédiens vedettes du feuilleton télévisé *Plus belle la vie*, Jean-Marie Galley, qui avait donné son dernier tour de manivelle à Marseille la veille et était venu en voisin.

Ian Brossat, adjoint (PCF) à la maire de Paris chargé du logement, a assuré qu'Anne Hidalgo l'avait chargé lors de sa nomination en 2014 de lutter contre la vente à la découpe. « Nous en avons avisé les promoteurs parisiens. Certains ont compris. Le groupe Cherpannier non. On ne lâchera pas », a-t-il conclu en indiquant que « après avoir acheté des lots, pour faire face aux ventes à la découpe, la Mairie préparait d'autres actions ». Le rassemblement s'est achevé par une goulante du chansonnier et garde champêtre de Montmartre, Bernard Baufrière, bicorne à plumes vissé sur le crâne et voix puissante. ●

ERWAN JOURAND



Jean-Claude N'Diaye

JACQUES MESRINE

L'ENNEMI PUBLIC NUMÉRO 1



D.R.

« La fin d'un tueur », titrait *Le Parisien*, au lendemain de la mort de Jacques Mesrine. Tout le monde connaissait l'ennemi public n° 1, mais bien peu savaient d'où venait cet instinct de mort dont il a fait le titre d'un de ses ouvrages.

Nous savons tous, sans exception, que nous sommes condamnés à mort à notre naissance... Je ne trouve pas plus con de mourir d'une balle dans la tête que de mourir au volant d'une R16, ou à Usinor en travaillant pour le SMIG... Mon métier, c'est de braquer. Alors mourir ou prendre le risque de mourir quand on vit dans la violence... », déclarait Jacques Mesrine au journal *Libération* en janvier 1979.

Il décèdera le 2 novembre 1979 à 15 h 15, après dix-huit mois de cavale, dans le 18^e arrondissement de Paris, sur la place délimitée par le croisement du boulevard Ney, du boulevard Ornano et de l'avenue de la porte de Clignancourt, lors d'une embuscade très soigneusement préparée. Cette dernière nécessitera une quinzaine de véhicules, cinquante policiers de la Brigade de recherche et d'intervention (BRI) dirigée par le commissaire principal Robert Broussard et de l'Office central de répression du banditisme (OCRB) du commissaire divisionnaire Lucien Aimé-Blanc. Ce sera,

d'ailleurs, la première fois qu'une opération contre un malfaiteur sera menée avec des moyens aussi spectaculaires.

Fausse identité de journaliste

Jacques Mesrine, 42 ans, vit alors avec sa dernière compagne Sylvia Jeanjacquot, 28 ans, dite la « Belle Italienne », dans un appartement du 18^e arrondissement, loué sous une fausse identité de journaliste. Dans ce logement, situé au troisième étage du 35-37 rue Belliard, ils vivent confortablement. Ils sortent grimés avec des perruques et des lunettes de soleil et se changent dans leur camionnette. Des armes (deux fusils, une mitraillette, un pistolet, des munitions, des masques à gaz, etc.) sont présentes dans les pièces de l'appartement ; il y a aussi des cordes pour s'enfuir par la fenêtre. C'est un policier de l'OCRB qui, grâce à l'identification d'un complice de Mesrine, va repérer cette dernière planque. En effet, le 1^{er} novembre 1979, l'homme ne s'en doute pas mais depuis deux jours

son immeuble est cerné. Ce jour-là, les policiers renoncent à l'idée de l'arrêter « en avalanche », en plein milieu de la rue. Le bandit est armé et ce serait trop dangereux pour les riverains. Le 2 novembre, c'est l'anniversaire de Sylvia. Les hommes du commissaire Broussard décident de suivre le couple alors qu'il se rend en BMW 520, gris métallisé, accompagné de leur petit caniche, dans leur future demeure de banlieue. Dissimulés dans un camion bâché juste devant le véhicule, ils ouvrent le feu sur Jacques Mesrine et Sylvia Jeanjacquot. Vingt-et-un impacts de balle, trois seulement dans la carrosserie. Le braqueur n'a ni le temps de sortir son arme, un puissant 9 mm à 14 coups ni celui d'utiliser les deux grenades quadrillées qui ne le quittaient pas. Aussitôt de nombreux policiers encerclent le véhicule et constatent que le conducteur est mort. Affaissé sur son siège, retenu par sa ceinture de sécurité, les bras ballants en blouson de cuir marron et pantalon beige, barbu et moustachu, il est touché à la tête, au thorax et à l'abdomen. Sa compagne, grièvement blessée, est rapidement évacuée pour être hospitalisée. Vers 18 h 25, le corps de Mesrine est transporté vers l'institut médico-légal.

Une jeunesse tourmentée

Jacques Mesrine est né le 28 décembre 1936 à Clichy-la-Garenne dans une famille de commerçants de la petite bourgeoisie du textile, possédant une entreprise de dentelle de luxe à Paris, où il ne manque ni d'affection ni d'argent. Il entre dans un collège plutôt chic, tenu par des Oratoriens, d'où il sera renvoyé après deux ans de pénitence. Il déclarera, d'ailleurs, à propos de ses années de collège : « C'était le signe de croix à 6 heures du matin et le mitard à 6 heures du soir. Je suis le seul ancien à avoir comparu aux assises. Les autres travaillent plutôt dans l'escroquerie, dans le genre gouvernemental. » Scolarisé ensuite au prestigieux lycée Chaptal, il se bagarre et sèche les cours pour aller voir des films de cow-boys et de gangsters sur l'avenue de Clichy. La rue va devenir progressivement son univers et notamment le nord-ouest de Paris, entre les 17e et 18e arrondissements.

En effet, tandis que les jeunes de son âge sont attirés par les caves de Saint-Germain-des-Prés, lui passe son temps à Pigalle, avec ses bars et ses prostituées. Il fréquente, ensuite, le lycée laïc de Clichy mais, à cause de violences exercées envers son proviseur, il en est renvoyé. A 17 ans, il est embauché, grâce à son père, dans des entreprises de luxe mais pour de courtes durées car il a régulièrement des problèmes relationnels avec ses employeurs. De 1955 à 1956, il est marié à une jeune étudiante d'origine togolaise pour qu'elle ne demeure pas mère célibataire. Il adopte également son fils.

En 1957, il participe à la guerre d'Algérie comme militaire du rang et découvre les armes. Il apprend, dit-il, à massacrer et à torturer. Cette expérience va le traumatiser : « A vingt ans, la société m'a envoyé faire sa guerre, au nom des libertés, oubliant seulement de me dire que, par mon action, j'entravais celle des autres. Au nom de quoi m'avait-elle donné le droit de tuer des hommes que je ne connaissais pas... ? Cette société s'est servie de moi comme d'un pion, profitant de ma jeunesse et de mon inexpérience. Elle s'est servie de ma violence intérieure et l'a exploitée pour faire de moi un bon soldat, un bon tueur. Elle m'a rendu à la vie civile sans se soucier des séquelles que cette guerre a laissées dans mon psychisme. J'ai donc décidé de



◀ Quelques déguisements de Jacques Mesrine durant sa cavale.

m'attaquer à elle pour lui faire payer le prix de ce qu'elle a détruit en moi. » Il sera décoré de la croix de la Valeur militaire et reviendra en France, en mars 1959, après avoir reçu un certificat de bonne conduite.

« L'homme aux mille visages »

De l'Afrique du Nord, il ramènera aussi une arme qui le fascine, le fameux colt 45. Mesrine divorce et commence à trafiquer et à participer à des cambriolages et vols à main armée. Lors de vacances en Espagne, il rencontre Soledad avec laquelle il aura trois enfants. Ils vivront dans le 18e, rue Boinod puis rue Dejean.

En 1962, il est condamné, une première fois, pour tentative de braquage d'une banque. A la sortie de dix-huit mois de prison, il souhaite quitter la vie criminelle et trouve un emploi dans un cabinet d'architecture d'intérieur. Mais, bientôt licencié et refusant de devenir « un esclave du réveil-matin », il se sépare de Soledad et retourne au grand banditisme.

Avec Jeanne, sa nouvelle compagne, il s'embarque dans un périple des crimes et délits qui commence par un fiasco. En 1968, ils vont au Québec où ils enlèvent un millionnaire handicapé mais qui parvient à s'échapper... Ils s'enfuient alors aux États-Unis, mais sont arrêtés puis extradés et placés en détention au Canada. Le 21 août 1972, Mesrine s'évade avec un détenu, particulièrement dangereux, de la prison de haute sécurité de Montréal. Lors de leur cavale, alors qu'ils s'entraînent au tir dans les bois, ils abattent froidement deux gardes-chasse venus les contrôler. Le 12 septembre de la même année, Mesrine rentre à Paris où il

commet quinze hold-up en quatre mois. De nouveau appréhendé le 8 mars 1973, il réussit à s'évader du tribunal qui allait entendre son procès, en s'emparant du juge à la pointe d'un revolver qu'un complice avait caché dans les toilettes.

Criminel charismatique et médiatisé, Mesrine possède la capacité de changer de visage, selon les circonstances, de se grimer avec une rare perfection, pour passer inaperçu. Le 28 septembre 1973, il est arrêté, à son domicile du 13e arrondissement, par le commissaire Broussard qu'il invite, néanmoins, à boire le champagne pour célébrer cette « arrestation qui a de la gueule ». Il sera détenu jusqu'à la première semaine de mai 1977 où il doit répondre de treize accusations de vol à main armée et tentative de meurtre. Le 19 mai 1977, il est condamné à vingt ans de réclu-

sion à la prison de la Santé. Le 8 mai 1978, avec l'autre roi de l'évasion, François Besse, surnommé « l'anguille », il s'échappe du quartier de haute sécurité (QHS) de la Santé. Pour les policiers, la traque de Mesrine commence à devenir une affaire personnelle car ils constatent, jour après jour, la violence croissante et illimitée qui l'anime. Le ministère de l'Intérieur décide de mettre un terme à la guerre des polices et d'unir les forces de l'OCRB et de la BRI. Ce rapprochement entre la préfecture de Police et la Police judiciaire aboutit à l'opération du 2 novembre 1979.

Coup de foudre au premier regard

« En 1978, un jour de printemps, un dénommé Pierre, déguisé en ouvrier, est entré dans le bar. Je l'ai vu. Ce fut un coup de foudre au premier regard. Il m'a fait la cour. Il a su me séduire. Nous ne nous sommes quasiment plus quittés jusqu'à sa mort », se souvient Sylvia Jeanjacquot, la dernière compagne de Mesrine. Elle était, à l'époque, barmaid dans un bar de Pigalle. Son amant finira par lui avouer, à peine un mois plus tard, sa véritable identité, sans lésiner sur les détails les plus rebutants. Cependant, amoureuse, elle consent à le suivre dans son tumultueux périple. Ensemble, ils voyagent en Italie, au Maroc, à Londres... sur une durée d'un an et demi jonchée de « coups », plus ou moins connus, planifiés par Mesrine.

A Paris, ils vont notamment vivre au 76 rue de Clignancourt, dans l'impasse Saint-François, dans le passage Charles Albert et enfin rue Belliard. « Il voulait faire braquer par ses amis la mairie du 8e arrondissement et nous marier avec ses calibres, en jean et en baskets », poursuit-elle, révélant les penchants petit-bourgeois de son homme. Loin d'être une victime subjuguée par son compagnon, Sylvia Jeanjacquot assume avoir partagé les combats de Mesrine : « Il valait la peine d'être connu. Je ne regrette pas, même si aujourd'hui je suis borgne, handicapée et estropiée. C'était quand même quelqu'un de bien. »

En mars 1977, le braqueur publie un livre autobiographique : *L'Instinct de mort*, dans lequel il revendique trente-neuf crimes. En avril 1979, une loi dite « Mesrine » est votée. Elle prévoit d'interdire à un condamné de percevoir les droits d'auteur afférents au récit de ses crimes. Ceux-ci seront versés à un compte spécial et affectés en priorité au dédommagement des victimes de l'infraction commise. Ce sera la première fois qu'un malfrat aura attaché son nom à un texte de loi. Enfin, lorsqu'on l'appelait « l'ennemi public n°1 » Mesrine, mégalomane, se fâchait : « Cela ne veut rien dire, c'est un mythe, en fait, je suis l'ennemi des services publics, des riches et de ceux qui dirigent la société, je ne suis pas le grand méchant loup, je ne mange ni la grand-mère ni le Chaperon rouge, en fait, je considère que je suis un truand qui fait son métier proprement. » Un discours qui résonne encore pour certains. Aujourd'hui la sépulture du braqueur au cimetière de Clichy est l'objet d'un hommage annuel. Chaque 2 novembre des admirateurs viennent s'y recueillir avec forces coupes de champagne. ● ANNICK AMAR

REMERCIEMENTS À M. JEAN-MARC SIMON, AUTEUR
MME ORLANE PAGET, JOURNALISTE, ARCHIVISTE

Sources bibliographiques

Simon J.-M., Jacques Mesrine, 2015, Mareuil éditions.
Simon J.-M., Mesrine, les 7 cercles de la mort, 2019, Mareuil éditions.

Le Wepler décerne ses prix

Le 25e prix Wepler, qui récompense des écrivains émergents, a été attribué à Anthony Passeron pour son premier roman, *Les Enfants endormis*. Son récit, publié aux éditions Globe, mêle l'histoire sociale de sa famille, celle, personnelle, de son oncle mort du sida dans les années 1980 et celle de la recherche médicale autour du virus. Le prix, qui porte le nom de la brasserie où il est remis, est soutenu par la Fondation La Poste. Le jury a également récompensé par une mention spéciale le deuxième roman de Lucie Rico, *GPS* (éditions POL). Le prix est doté de 10 000 euros pour son lauréat et 3 000 euros pour la mention spéciale. ● S.M.

EXPO DEUXIÈME ÉDITION DU SALON DES CENTCINQUANTE

Le Chat noir réédite son salon artistique. La curation de l'exposition a été confiée à Roslucie. Elle présente le principe des Centcinquante, un salon qui ne refuse aucun artiste, ne favorise aucun style.

L'expo obéit-elle à un thème ?

Non, car si le thème est un moteur pour certains, et donne une certaine cohérence esthétique à l'expo, cela peut bloquer d'autres artistes. Ici la contrainte c'est la dimension et le support. Aux Trois Baudets, j'ai calculé les surfaces disponibles, défini les dimensions des œuvres et lancé deux appels : l'un pour des créations qui peuvent être posées avec un adhésif sur des murs ne pouvant être percés et l'autre pour des toiles ou œuvres encadrées qui pourront être suspendues sur des cimaises.

Comment avez-vous sélectionné les artistes ?

Tout artiste répondant a été accepté. L'expo doit être un tremplin pour ceux qui ne vont pas forcément en galerie alors qu'ils le méritent. Avec Romain du *Chat noir*, nous partageons un même principe de bienveillance envers les artistes.

Quel est l'ordre de prix ?

Les artistes ont fixé leurs tarifs. C'est important que chacun soit content de vendre son œuvre au prix qu'il estime juste. Certains m'ont demandé conseil. D'autres sont déjà cotés. La moins chère est dans les 80 €. C'est une petite fille de dix ans, enfant d'artiste elle-même, qui a réalisé un travail d'art thérapie autour de son diabète. Nous avons aussi un artiste de 14 ans, qui fait du graffiti depuis ses 7 ans. La prix moyen est de 500 €, et peut aller jusqu'à 6 000 €. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR S.M.

Du 1er au 11 décembre, aux Trois Baudets, 2 rue Coustou, métro Blanche

LIVRE

NOTRE ARRONDISSEMENT AU PEIGNE FIN

Comment tout savoir (ou presque) sur le 18e ? En lisant l'ouvrage très documenté de deux historiens, Pascal Varejka et Christian Colas.

C'est le 18e authentique, celui de ses habitants. Chaque quartier est passé en revue, histoire, géographie, sociologie, etc. Bien que les auteurs avouent une préférence pour La Chapelle et la Goutte d'Or qui « demeurent un univers bien vivant et porteur d'avenir », les autres quartiers, Grandes-Carrières, Clignancourt et Montmartre, ne sont pas en reste.

Tous racontent l'extrême diversité et les spécificités de chacun. La vie artistique à Montmartre, l'importance du développement du chemin de fer à la Goutte d'Or et encore plus à La Chapelle ou, à Clignancourt, les grands magasins – Dufayel, le marché Saint-Pierre, les Galeries Barbès et bien sûr Tati.

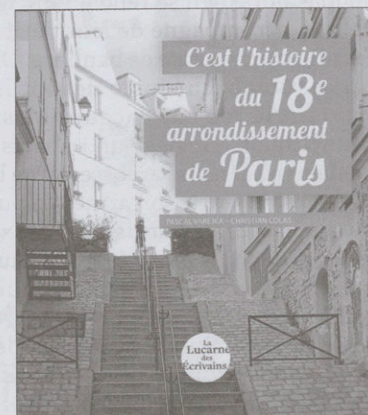
Les deux auteurs ne sont pas neutres dans leurs choix et ils se montrent particulièrement critiques

dans le chapitre

« Montmartre : mythes, mystifications et démystifications ». Un regard intéressant au moment où la Mairie de Paris veut faire inscrire la Butte au patrimoine mondial de l'Unesco et classer le Sacré-Cœur au titre des monuments historiques.

Femmes et art urbain

Le livre offre une bonne place aux femmes du 18e. Religieuses (les abbesses de Montmartre), femmes de la Commune connues ou anonymes, peintres (notamment Suzanne Valadon à qui *Le 18e du mois* a consacré ses pages Histoire en novembre), artistes du Moulin-Rouge, femmes politiques et résistantes... et tant d'autres qui ont laissé leur empreinte dans l'arrondissement. Pascal Varejka et Christian Colas, avant de clore sur



18 anecdotes – autant de curiosités, lieux à découvrir et bonnes adresses en tout genre – nous font découvrir l'art urbain, « un mode d'expression artistique qui s'épanouit dans ce coin de Paris où la créativité est particulièrement fertile ». Un beau livre au ton humoristique, illustré de 150 photos originales et de cartes créées pour l'occasion, à s'offrir ou à offrir. Vous le trouverez au rayon guides de voyage (à côté de *La Moskowa - Dans l'ombre de la Butte - Une histoire méconnue* qui en complète la lecture et dont *Le 18e du mois* a parlé en octobre) aussi bien à la librairie du Rideau rouge qu'au Pied à terre, à la Halle Saint-Pierre ou à L'Humeur vagabonde. ● SYLVIE CHATELIN

C'est l'histoire du 18e arrondissement de Paris de Pascal Varejka et Christian Colas, éditions La Lucarne des écrivains (22,90 €)



A SUIVRE : LE 18e DU MOIS EN LIGNE

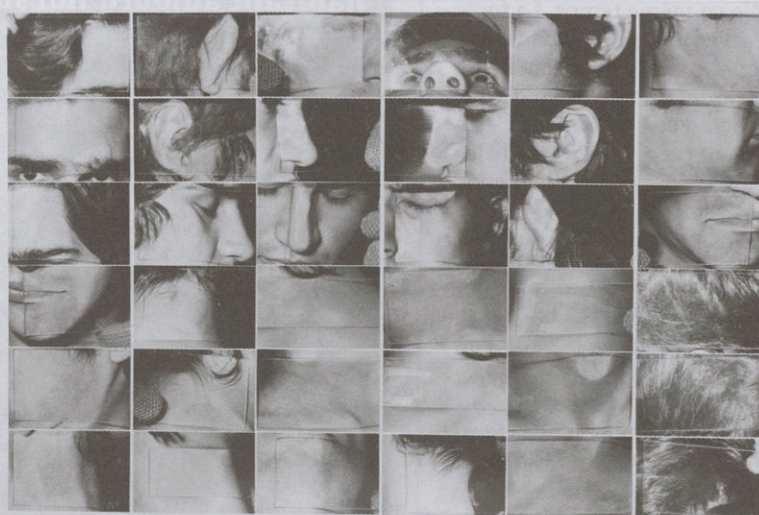
Pascal Varejka et Christian Colas mentionnent dans leur bibliographie « la collection du mensuel *Le 18e du mois* ». Nous les remercions et sommes heureux de voir que nos 310 numéros sont une source pour les historiens. D'ailleurs, à cette fin, la collection complète de notre journal sera bientôt numérisée et mise en ligne avec le concours du Budget participatif de Paris.

EXPO

AU BAL: UNE EXPOSITION RICHE SUR UN ART PAUVRE

Pour la première fois, le Jeu de Paume et le Bal présentent en commun un panorama des expériences visuelles narratives des avant-gardes italiennes des années 60-70.

L'idée de consacrer une exposition au versant photographique de l'« arte povera » (expression inventée par Germano Celant), germaït depuis longtemps dans l'esprit des équipes du Bal et du Jeu de Paume. Pourtant, les difficultés ne manquaient pas. Les œuvres étaient dispersées, souvent dans des collections particulières. La façon de les montrer n'était pas évidente. Fallait-il privilégier la chronologie ? Ou l'implantation géographique des créateurs ? (une école romaine, un mouvement milanais, etc.). Finalement les trois cents œuvres



▲ Giuseppe Penone, *Svolgere la propria pelle*, 1970 (détail).

◀ 10. Luigi Ontani, *Montovola*, 1969.



ont été réparties en quatre thèmes : le corps (la section présentée au Bal), l'expérience (une redéfinition des pratiques artistiques traditionnelles), l'image (la repenser avant de la déconstruire) et le théâtre (jouer avec le public).

La période retenue commence en 1960, anticipant la naissance officielle de l'« arte povera » en 1967. C'est l'année au cours de laquelle Piero Manzoni propose aux visiteurs de son exposition d'avalier des œufs durs sur lesquels il a apposé son empreinte digitale. Quinze ans plus tard, c'est la fin, Fabio Mauri projette un film de Pasolini sur une toile posée sur les genoux du cinéaste.

Les adeptes de cet art dépouillé se réfèrent au « théâtre pauvre » du metteur en scène Jerzy Grotowski (1933-1999). Ils utilisent la photo mais aussi la vidéo et le cinéma.

Pour ces jeunes italiens écrasés par un passé artistique éblouissant, il s'agit de revenir à l'essentiel. « Less

is more », une position radicale qui exclut tout académisme et cherche une nouvelle relation à la modernité. Contemporain du pop'art l'« arte povera » tourne le dos à cette culture *bubble gum* comme il vomit la vulgarité de la télévision. Pas de couleurs flashy, le noir et blanc domine. Les photographes ne sont pas en quête d'esthétique, leur approche documentaire fait disparaître la vanité d'auteur. Il est permis de copier son camarade.

Entre dolce vita et années de plomb

L'ironie pointe souvent sur nez, comme chez Gino de Dominicis qui tente vainement de s'envoler en battant des bras ou d'obtenir des « carrés dans l'eau » au lieu des ronds, si prosaïques. Michelangelo Pistoletto colle des sérigraphies sur de grands miroirs, des personnages à taille humaine entrant en interaction avec les visiteurs qui se reflètent à leurs côtés. Les nouveautés technologiques

de l'époque sont récupérées par les artistes, comme ce carrousel Kodak projetant des diapos sur des objets. Ne l'oublions pas, ces œuvres étaient conçues pour être présentées lors de happenings ou d'événements de rue, comme celui organisé à Urbino en 1969. La même année, Jannis Kounellis aligne douze chevaux vivants dans une galerie romaine.

Les derniers temps, les écrans prennent de plus en plus de place. La vidéo, apparue dans les galeries au début des années soixante, devient incontournable. Pourtant, c'est le moment où l'on se souvient des figures de la Renaissance, Luigi Ontani prend la pose, déguisé en Dante.

Avec le recul, on peut voir chez cette avant-garde italienne un adieu à la dolce vita avant de s'enfoncer dans les années de plomb. La façon dont elle scrute le rapport d'une société développée à son image nous touche encore. On sent chez ces artistes morts parfois très jeunes, l'ironie du désespoir. ●

MONIQUE LOUBESKI

Renverser ses yeux : jusqu'au 29 janvier au Bal, 6 impasse de la Défense, métro Place de Clichy, le mercredi de 12 h à 20 h et du jeudi au dimanche de 12 h à 19 h, 01 44 70 75 50, le-bal.fr

Au musée du Jeu de Paume, 1 place de la Concorde (1er), 01 47 03 12 50, jeudepaume.org

Les deux expositions peuvent se visiter indépendamment et dans n'importe quel ordre. A noter qu'un billet pour l'une donne droit à une réduction pour l'autre.



LES COUPS DE CŒURS DE NOS LIBRAIRES

Loin des feux du grand circuit médiatique, nos libraires ont d'autres pépites à proposer aux lecteurs.

Pour Morgane, de la librairie La Régulière, le coup de cœur de la rentrée c'est vraiment **Jean-Luc et Jean-Claude de Laurence Potte-Bonneville**. Il s'agit d'un premier roman, paru en août aux éditions Verdier. Jean-Luc et Jean-Claude sont deux gentils paumés, mais quand ils arrivent au café ce jeudi-là un jeune homme blond est déjà dans la salle, un inconnu, étranger au bourg, avec qui bientôt ils nouent conversation. Tous trois partent en cavale et c'est une série de rencontres présentées sans mièvrerie mais avec une vraie force poétique, qui nous poussent à reconnaître en nous notre face sauvage. Ce court roman aborde ainsi plusieurs thèmes : le handicap, l'écologie, le savoir-vivre ensemble avec fantaisie et délicatesse. L'autrice, habitante de la Goutte d'Or, sera d'ailleurs reçue en décembre* à la librairie.

Morgane a aussi choisi un livre de poésie tout récent : **Les Matières de la nuit d'Olivier Marbœuf** aux Editions du commun. Ce livre s'inscrit après *Suites décoloniales*, du même auteur, également performer, dans une approche très personnelle des chantiers actuels de la décolonisation. Le texte est éclaté sur toutes les pages, fragments très rythmés qui explorent les méandres des pensées et des cris contemporains. « Et ensuite quand le calme est revenu, plantez à la place une femme noire qui lève le poing, même un instant, comme pour faire semblant. Une femme noire fera le job, avec le poing levé, c'est mieux, c'est cool. »

Enfin, elle propose un livre jeunesse : **Tout est si brillant de Tarek Lakhrissi illustré par Jehane Yazami**, premier album des éditions Shed. C'est l'histoire d'Amir, un petit garçon qui annonce dès la première page : « Quand je serai grand, je serai une star. » Et Amir essaye des tenues de scènes éblouissantes, chante devant sa mère ébahie d'admiration, reçoit des fleurs d'un public enthousiaste. Le voici embarqué dans une tournée et voilà qu'il se réveille. Une belle invitation à découvrir la star qui sommeille en chacun de nous ! ●

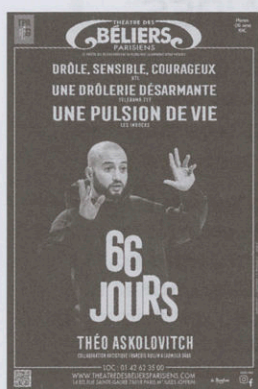
DANIELLE FOURNIER

Rencontre croisée Diaty Diallo et Laurence Potte-Bonneville, le 14 décembre, 18 h 30 - 20 h 30, librairie La Régulière, 43 rue Myrha, métro Château rouge.

THÉÂTRE

RIRE DE TOUT... MÊME DE SON CANCER

Le jeu d'un acteur-auteur au bord du vide.



Dans ce one man show, tout est un peu atypique. Atypique, l'accueil de Théo Askolovitch lors de l'entrée des spectateurs dans la salle, debout sur scène, faisant quelques exercices, prêt à bondir pour 75 minutes de spectacle. Atypique, surtout, le thème de *66 jours*. L'auteur, habitant du 18e, a dû affronter vers les 20 ans un cancer (du testicule) qui a nécessité de passer par trois phases de chimio, sur un espace de 66 jours. Ça aurait pu être pleurnichard, voyeuriste, voire glauque. Pas du tout : c'est tendre, grinçant et drôle en même temps. La force de Théo Askolovitch, c'est d'arriver à nous promener sur un fil où nous allons croiser tous les sentiments humains... et leurs contraires : l'espoir ou le désespoir, le désir d'avoir du désir et ne plus en avoir, l'envie d'être entouré ou d'être

seul, etc. Par petites touches, il décrit ses sentiments contrastés envers les médecins : comment on peut détester un jeune interne qui lui semble rigide et être suspendu aux lèvres de ces professionnels.

Comme s'il n'avait rien

Largement autobiographique, ce crabe le renvoie à la mort de sa mère quelques années plus tôt. « *Le ciel nous tombe sur la tête pour la seconde fois* », lance-t-il. Avec un vrai sens de l'observation, il croque la gêne des proches vis-à-vis d'un malade (tout en saluant leur soutien inconditionnel). « *Parlez-moi normalement comme si je n'avais rien* », supplie-t-il.

Si on ajoute que ces *66 jours* se déroulent en pleine Coupe du monde de football en 2018 (victorieuse pour la France) et que les deux combats s'agrègent totalement dans ce récit fiévreux, il ne vous reste plus qu'à louper le film du dimanche soir pour aller applaudir Théo Askolovitch. ● NOËL BOUTTIER

Tous les dimanches à 20 h 30 (jusqu'à mi-janvier) au théâtre des Béliers parisiens, 14 bis rue Sainte-Isaure, métro Jules-Joffrin ; réservations : 01 42 62 35 00.

LE 18^E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

LES SOUVENIRS DE JEAN-PAUL ROUVE (2015)

Jean-Paul Rouve et David Foerkinos adaptent le roman éponyme de ce dernier. Son héroïne, Madeleine (Annie Cordy) est une vieille dame qui s'échappe de sa résidence pour seniors pour retourner à Etretat, sur les traces de son enfance.

Le film s'ouvre par l'enterrement de son mari (tous deux résidaient à Lamarck-Caulaincourt) au cimetière du Nord (Montmartre). Romain, son petit-fils, court pour arriver à temps à la cérémonie. Il dévale la rue Houdon, la rue Caulaincourt puis le pont. Plus tard il se présente à l'hôtel Alsina (39 avenue Junot) pour un emploi de veilleur de nuit. La référence à Truffaut n'est pas fortuite. Jean-Paul Rouve, qui joue le rôle du patron, a tenu à copier le plan dans lequel Antoine Doinel (dans *Baisers volés*) sort de l'hôtel et descend la rue Juste Métiévier. Clin d'œil supplémentaire : Julien Doré interprète « *Que reste-t'il de nos amours ?* »

Deux scènes de restaurant figurent dans le film. D'abord un déjeuner aux P'tits gros, avenue Trudaine. Michel (Michel Blanc), nouveau retraité déprimé de la Banque postale, se chamaille avec son épouse (Chantal Lauby) à propos

du menu. Une façon d'exprimer la crise que leur couple traverse. L'autre scène se passe à La Mascotte où les trois fils de Madeleine l'invitent rituellement pour son anniversaire. Le menu est immuable : plateau de fruits de mer suivi d'un fraisier. Une fois leur mère partie les trois frères discutent sur le trottoir de la rue des Abbesses de la

vente de son appartement. Le film se termine où il a commencé. Au cimetière du Nord on dit adieu à Madeleine, victime d'une mauvaise chute. Cette fois c'est Louise, la jeune institutrice d'Etretat dont Romain est tombé amoureux, qui arrive en retard. Ils quittent le cimetière ensemble, échangeant un baiser en haut des marches. ●

MONIQUE LOUBESKI



THÉÂTRE

UN JEU FAMILIAL

Marion Pouvreau aime observer les familles. Sa précédente comédie ne s'intitulait-elle pas : « *On dirait ton père* » ? Dans « *Mais t'as quel âge ?!* » elle décrit les travers de chaque génération habitant aujourd'hui sur cette planète.



Fabienne Rappeneau

Dans les minutes précédant son entrée en scène, la comédienne se balade au milieu du public. Elle repère les âges, note les prénoms (quoi de plus révélateur !). Puis démarre en composant les portraits-robots de cinq personnages. Ils ressemblent à ceux du jeu « *Qui est-ce ?* », avec quelques accessoires supplémentaires, tapis de yoga ou planche à roulettes. Du papy plongé dans ses souvenirs, pas très intéressé par le téléphone dernier cri qu'on lui offre jusqu'à l'ado mollassonne s'exprimant uniquement par des soupirs et des grognements. En passant par la mère de famille débordée recherchant avidement le calme et la sérénité et la trentenaire sommée d'enfanter dans les plus brefs délais. Et pas qu'une fois !

Des générations découpées à la hache

Si Marion Pouvreau raille des habitudes voire des manies propres à chaque âge elle ne s'exclut pas du lot. Représentante de la génération Y (où, semble-t-il, figurent de nombreuses Emilie) elle s'agace d'être poussée vers la sortie par les Z, ces jeunots accros à Snapchat.

Elle excelle à jouer avec le public qui sourit d'être ainsi aimablement

brocardé. Autrice du texte, elle a découpé les générations un peu à la hache. On retrouve dans une même catégorie ceux et celles né(e)s sous le règne d'un Chirac encore alerte et les premiers bébés du quinquennat Hollande. Elle reconnaît également que la quête du développement personnel n'est pas l'apanage des quadragénaires.

Vous l'aurez compris, tout cela est prétexte à nourrir une grosse heure de spectacle joyeuse et chaleureuse. Pour oublier que tous, jeunes ou vieux, seront rattrapés par l'obsolescence programmée. Il est recommandé de venir en famille. Chacun, en riant sous cape, reconnaîtra telle marotte, tel péché mignon d'une personne de son entourage. Pas les siens, évidemment. De quoi animer des discussions à l'issue de la représentation ou lors de fêtes de famille.

Marion Pouvreau a joué son spectacle plus de cent-vingt fois, y compris au festival off d'Avignon où elle a décroché un très mérité Prix du meilleur espoir. ●

MONIQUE LOUBESKI

Au Funambule, 53, rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, jusqu'au 5 février 2023.

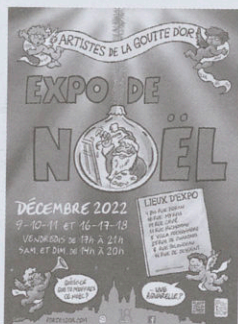
Le samedi à 17 h, le dimanche à 18 h, le lundi à 19 h ou à 21 h, réservation : www.funambule-montmartre.com ou 01 42 23 88 83

Goutte d'Or

UNE EXPO DE NOËL POUR DES CADEAUX UNIQUES

Les 9, 10, 11 et 16, 17, 18 décembre, vendredis de 17 h à 21 h, samedis et dimanches de 14 h à 20 h, portesdor.com

Les artistes de la Goutte d'Or ouvrent leurs portes pour une expo-marché de Noël qui ne manquera pas d'originalité. Boîtes magiques de José Cuneo, bijoux de fleurs et luminaires de Bruno Pascal, céramiques de Sara Iskander, mais aussi aquarelles, fixés sur verre, bijoux d'artistes, créations textiles, sculptures, toiles et portraits. Ils s'exposent dans quelques lieux phares du quartier : la cave de Don Doudine, le local des Enfants de la Goutte d'Or, les Mah-boules, l'atelier des Xéroglyphes, l'atelier de Lise, etc. Le tout promu par l'association Les Portes d'Or, créée en 2010, et déjà organisatrice chaque année des portes ouvertes d'ateliers d'artistes. Une idée de balade, un moyen de rencontrer les artistes et de quoi remplir la hotte... ● S.M.



THÉÂTRE

Le NTA festival

Le nouveau théâtre de l'Atalante ouvre sa scène aux jeunes compagnies. Avec le NTA festival, il met en valeur cinq jeunes compagnies qui disposeront chacune de trois soirées pour présenter un spectacle déjà créé, et une compagnie qui montrera sa première création. Ainsi du 7 au 9 décembre, Maryvonne rejoue la conversation filmée entre une grand-mère et sa petite-fille venue renouer le lien sur la grande table du salon autour d'une pile de livres, de café et de cigarettes. Au fil de l'entretien, les deux femmes reprennent contact alors qu'elles ne s'y attendaient plus et s'ouvrent à propos de ce qu'elles ne se sont jamais dit. Et du 14 au 16 décembre Aurélien Piffaretti interprète *Le Joueur* de Dostoïevski dirigé par Philippe Cotten. ● S.M.

Les mercredis, jeudis, vendredis à 19 h, au théâtre de l'Atalante, 10 Place Charles Dullin, métro Anvers, réservations sur billetweb.fr

THÉÂTRE

LES FEMMES SCIENTIFIQUES SOUS LE FEU DES PROJECTEURS

« Exil intérieur », premier épisode d'une série intitulée « Flammes de sciences » proposée au théâtre de la Reine Blanche et ayant pour ambition de faire connaître ou re-connaître les femmes qui ont marqué la vie scientifique, met en lumière la carrière de Lise Meitner, physicienne d'origine hongroise ayant découvert la fission nucléaire.

Ecrite par Elisabeth Bouchaud et mise en scène par Marie Steen, « Exil intérieur » s'intéresse à la carrière de la physicienne Lise Meitner. Le titre évoque le repli sur elle-même de Lise Meitner : des conséquences désastreuses de la montée du nazisme pour cette brillante scientifique d'origine juive forcée de quitter son laboratoire à la remise du prix Nobel de physique à Otto Hahn, son ami et collègue, à la suite des recherches qu'Otto et Lise auront pourtant menées ensemble.

Le décor ingénieux et efficace composé d'éléments mobiles manipulés à la perfection par les acteurs au fil de la pièce (représentant tantôt un laboratoire, tantôt l'intimité d'un appartement ou encore un hall de gare) plonge le spectateur aussi bien dans le Berlin de l'après-Première Guerre mondiale, point de départ de la pièce, qu'à Copenhague ou à Stockholm. Les extraits sonores et effets visuels participent également à une mise en scène dynamique



et accompagnent un trio d'acteurs convaincant et énergique.

On regrette que le portrait de Lise Meitner soit construit en résonance avec celui de Otto Hahn tout le long de la pièce et de sortir avec l'idée en tête que les femmes « pardonnent » à la société de ne pas leur attribuer la place qui leur est légitimement due. Pour le reste, la pièce soulève diverses questions de société en lien direct avec l'actualité, comme l'absurdité de la guerre ou la place de l'éthique dans les sciences. Elle est aussi et avant tout l'occasion de

s'interroger sur la place des femmes dans nos sociétés (hier et aujourd'hui), étant évident qu'il n'a bien souvent pas été attribué aux femmes, comme Lise, la reconnaissance et les distinctions qui leur étaient dues ; ce que la pièce dénonce très justement et contre quoi elle nous incite à agir. ●

AUDE LE MÉTAYER

Au Théâtre de la Reine Blanche du 16 novembre 2022 au 28 janvier 2022. 2 bis Pass. Ruelle, métro La Chapelle. Représentations les mercredis, jeudis et vendredis (19h), samedis (18 h) et dimanches (16 h).

Correctif

Dans notre numéro 309, le portrait de dernière page, intitulé *Céleste Bollack, une artiste dans les étoiles* aurait dû être signé par deux rédacteurs : Sylvie Chatelin a en effet contribué à l'article de Noémie Courcoux-Pégorier. Nos excuses aux deux auteurs.

ABONNEZ-VOUS AU 18^E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 17€
- ☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : 29€
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 56€
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger : 35€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an : 20€
- ☐ J'adhère pour 2 ans : 40€
- ☐ Je soutiens l'association : 80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris

Nom : Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris
courriel : 18dumo@gmail.com - Site : http://18dumo.info

YSEULT DELGEON, DES BÉBÉS AUX CHOUX

Son parcours a toujours mené Yseult Delgeon vers la vie, tout d'abord lorsqu'elle était sage-femme et maintenant comme maraîchère où elle fait naître du vivant et nourrit une centaine de familles. Portrait d'une grande fille, aux yeux clairs et doux, une femme fidèle à ses convictions.



La jeune fille aime « la ville et la campagne qui ont chacune leurs défauts et leurs qualités » mais se cherche et ne sait pas trop ce qu'elle veut faire. Elle a cependant envie d'« un métier du soin, tourné vers l'humain ». Alors ce sera l'école de sages-femmes de 1999 à 2003 à Suresnes, avec un premier appartement à Montparnasse en colocation avant d'arriver dans le 18e il y a environ 18 ans à Jules Joffrin où elle vit toujours.

Concours réussi, elle effectue son premier stage auprès de patientes du 92, très aisées. « Mais ce n'était pas mon milieu et je n'étais pas à l'aise ». Changement radical lorsqu'elle arrive à l'hôpital Delafontaine où elle travaille auprès de « plein de femmes migrantes, avec des populations assez précarisées » et où elle se souvient avoir tout eu pendant sa première garde, « avec même un accouchement sur le parking ». Mais elle s'est « sentie tout de suite à l'aise » et se rend compte qu'elle « est bien dans l'action ».

Des engagements qui ont du sens

Yseult a « pléthore d'histoires » à raconter, l'accompagnement durant toute une garde de cette parturiente africaine ayant subi une mort fœtale in utero ou cette autre femme qui « arrive, accouche de jumelles, remet ses baskets et repart (c'était un accouchement sous X) ». Elle dit qu'elle rentrait dans l'intimité des gens mais qu'elle avait le sentiment « d'être utile aux patientes et que ça avait un sens ».

La sage-femme passe deux masters dont celui de bio-éthique médicale et participe à la création du service de diagnostic anténatal où elle met en place des consultations pour les personnes non francophones. Elle rencontre à cette occasion Marguerite, médecin généraliste. Son mémoire

portait sur l'excision et sa prise en charge. Et Marguerite précise qu'elle menait des consultations de reconstruction sans « y calquer un regard d'Occidentale ». « En tant que sage-femme, Yseult était très engagée, poursuivait-elle, avec beaucoup de rigueur et d'éthique et une notion très forte du service public. Elle ne tergiversait pas et prenait tout son temps pour les échographies [malgré les directives de l'institution] ».

Pendant un arrêt maladie, la professionnelle de santé lit *Le monde selon Monsanto* de Marie-Monique Robin et prend conscience des problèmes environnementaux. Parallèlement, elle réalise que « l'hôpital public est en perte de vue et l'institution maltraitante pour les sages-femmes ». « Je ne pouvais plus soutenir la relation mère-enfant et j'avais peur de devenir maltraitante moi-même avec les patientes ». Alors qu'elle

opère un changement radical dans sa vie, devenue végétarienne, se déplaçant à vélo, ne prenant plus l'avion, elle se rend compte qu'elle « peut être utile autrement ». « L'hôpital ne me laissait plus bien agir pour la société », conclut Yseult. Alors avec un petit pincement au cœur, après treize années passées à l'hôpital, elle y effectue sa dernière garde en 2016. Son projet a mûri : au lieu de soigner les gens, elle les nourrira.

Du 18e aux champs

La jeune-femme prend un congé de formation et prépare le BPREA (Brevet professionnel de responsable d'exploitation agricole) de septembre 2016 à septembre 2017 à Rennes. Et elle rejoint l'Amap* de la Goutte d'Or en qualité d'amapienne un an avant sa fermeture. Elle y fait part de son désir de reconversion.

Elle est ensuite recrutée chez Boris Canal, maraîcher installé sur deux hectares à Mouroux en Seine-et-Marne. Puis son projet s'étoffe grâce à trois autres années en couveuse – toujours avec Boris – avec qui elle finira par s'associer et créer le GAEC** du Vieux Saint-Augustin en 2020. Comme d'autres vont au bureau, elle s'y rend tous les jours en Transilien, mais à contre-courant. En deux ans, l'exploitation a doublé sa surface de production (cinq hectares depuis mars 2022) et Yseult livre maintenant deux Amap, dont celle de la Goutte d'Or qui avait perdu son maraîcher en 2018. Astrid, amapienne de la première heure, ne tarit pas d'éloges à son sujet. Elle est admirative de sa démarche, de son « projet très réfléchi, tellement pur et bien expliqué, pensé pour le bien de l'humanité ». Trink, autre amapienne, surenchérit : « Yseult, c'est une perle ! Transparence, réflexion, partage, sérieux, rigueur, relations humaines, tout y est. Une belle personne dont le travail incarne ce qu'elle est. »

Gagner son autonomie

Catherine, son amie depuis dix ans, souligne sa cohérence et son intégrité et ajoute qu'elle a « une vision holistique des choses. Les légumes, c'est pas seulement pour le bien-être du corps mais aussi pour défendre une idée globale de l'écologie ».

Yseult donne effectivement un sens politique à sa démarche. Ainsi elle veut commercialiser ses paniers à un prix accessible, se réapproprier tous les savoirs et « reprendre la terre aux machines ». Elle et Boris se forment, avec une coopérative d'autoconstruction, à la fabrication des outils (Agrozouk et autre Cultibutte***) et des structures dont ils ont besoin. Ils ont ainsi conçu eux-mêmes une serre à plants dont les fenêtres du bas qui

servent à la ventilation ont été récupérées aux Grands voisins. Comme elle le dit elle-même, « on [Boris et elle] veut travailler moins mais on a des projets » : inclure une ou deux autres

**Son projet a mûri :
au lieu de soigner les
gens, elle les nourrira.**

personnes dans le GAEC, acquérir des poules pour proposer des œufs aux amapiens, se diversifier et planter des haies sur la future parcelle des aromatiques. Pour conclure, laissons les derniers mots à Trink, « Yseult, ancienne sage-femme a la sagesse de faire moins mais de faire mieux. » ● SYLVIE CHATELIN

* Association pour le maintien d'une agriculture paysanne

** Groupement agricole d'exploitation en commun

*** Le premier est un porte-outils à pédale léger, le second travaille la butte et prépare les planches de culture.

Pour en savoir plus, deux podcasts réalisés par la webradio Raptz, <https://urlz.fr/jPjI> (le fonctionnement de l'Amap pendant le confinement) et <https://urlz.fr/jPj5> (découverte de l'Amap par les élèves du collège Aimé Césaire)

En 2015, j'ai couru le Marathon de Paris, et je me suis dit que si je le terminais alors je pourrais installer mon exploitation agricole. Sage-femme à l'époque, Yseult réussit et fait la course en quatre heures, début d'une belle aventure.

Née à Rambouillet, la jeune femme a passé ses huit premières années à Maurepas et les cinq suivantes en pleine montagne à Arches-Beaufort, toujours « entre ville, montagne et campagne ». Nous sommes en 1992 et son père, postier, y avait été envoyé en mission à l'occasion des Jeux olympiques d'hiver à Albertville. Retour en région parisienne, vers Melun-Senart et « les champs de betteraves, qu'elle n'aime pas trop ».